

Jean ALPHONSE

POUR UNE MÉTASCIENCE
metanoia

5

*Le domaine de conciliation entre
credo, savoir, sophia*

Cahiers de recherches parallèles et hérétiques au XX^e siècle

metanoia comme acte de transcender la clôture mentale
jusqu'à permettre un changement de conscience
μετανοια *aperception au delà l'intellect*

POUR UNE MÉTASCIENCE

Cahiers de recherches parallèles et hérétiques au XX^e siècle

- 0 aitia** *L'insuffisance d'une connaissance fondée sur l'expérience physique du monde*
- 1 theoretike** *Catégorisation de continuums contractuellement complémentaires*
- 2 sema** *Dépasser la théorie du sens fondée sur le tiers exclu*
- 3 ergon** *L'encours qualificateur réalisant le potentialisé*
- 4 ontos** *Continuité in extenso d'existence, sous-jacente des indéfinies discontinuités
individuéés d'être, d'avoir et de faire*
- 5 metanoia** *Le domaine de conciliation entre credo, savoir, sophia*
- 6 lexis** *Vocabulaire de métaphysique moderne et bibliographie*

ISBN 2-9504817-1-X (vol. 5) 2003 édition revue et augmentée

ISBN 2-9504817-0-1 (vol. 5) 1996 première édition

Dépôt légal Bibliothèque Nationale de France

© Copyleft Jean ALPHONSE 2003

Le Copyleft repose sur le Copyright ordinaire de la propriété intellectuelle assortie du droit de reproduction. Le présent livre peut être librement distribué et reproduit par divers moyens conservant le contenu original et à la condition que sa diffusion gratuite sur le Web ainsi que ses publications commerciales imprimées ou en *e-book* reconduisent ce droit.

Sur le modèle de la volonté de partage des pionniers d'Internet prend forme le droit collectif de libre usage à la dimension planétaire d'œuvres de l'esprit dans le but de ne pas entraver l'étude et la créativité personnelle. Le Copyleft a pour origine la *General Public License* de la FSF pour les logiciels libres qui affirme la propriété d'auteur conformément au Copyright et interdit l'utilisation de son nom comme concepteur d'une version déformant son travail, tout en abolissant les restrictions de copie et de distribution.

metanoia

En guise de postface

*Au début, la vie était une lutte pour l'existence;
aujourd'hui, c'est une lutte pour le niveau de vie;
demain, ce sera une compétition pour la qualité
de pensée...*

Le livre d'Urantia

5.1 En vue de plus de maturité en épistémologie

Dogmes et doctrines sont logiquement irrécusables en rapport aux clôtures partisans faisant école. Ils s'imposent institutionnellement d'autorité depuis des arguments sensibles aux mentalités d'une époque. Or cette autorité tient pour l'essentiel à un principe d'aura plus ou moins diffuse du pouvoir se justifiant d'un passé, détrônable et instituable à merci, donc étrangère aux vraies recherches épistémiques.

Il faut conséquemment tenir compte d'une sédimentation au fond de l'âme humaine influençant le moment social par lequel sont prises des dispositions en vue d'une continuité au futur. Sédimentation par laquelle nous pouvons apercevoir l'enjeu, déjà avec la double signification du terme "pouvoir" (peut-on...) puisque par lui nous entendons le sens de légiti-

mité autant que celui de possibilité.¹ C'est à ne pas oublier que l'actorialité humaine implique la liaison fonctionnelle entre la personne, la personnalité et le personnage, qu'on ne saurait rompre sans conséquence. Aussi, brisons avec l'aspect réducteur de considérer l'homme sans libre-arbitre —il est représentatif de l'artefact de l'observateur scientifique² supposé dénué d'intention—, puis concrétisons l'antique rapport entre la *philia* de la philosophie spécifique de l'acteur humain se qualifiant dans son rôle réalisateur, et son autre aspect inséparable, celui de spectateur susceptible de répondre à l'activité de savoir objectivement l'état réalisé: la *physis* de la science du monde. Mais pour entreprendre en connaissance de cause ce projet épistémologiquement nouveau, examinons-en au préalable le passif.

Il paraît évident que notre époque appartient au scientisme matérialisme, avec toutes les œillères que cela comporte dans le contexte des intérêts technoscientifiques. En ce que cette réalisation d'époque est assurément utile au développement de l'humanité, elle n'est évidemment pas à éviter, ni à contrarier. Avec la précédente, la pensée fut dominée par une autorité tenant institutionnellement au pouvoir religieux. Par son moyen, la communauté recevait des messages de ce qu'il fallait croire du monde, en accompagnement de son lot de rituels et de superstitions. C'était un temps succédant lui-même à cet autre par lequel des fabulations fictives, sur fond de chamanisme confrontant également l'humanité à la nature, conditionnèrent les préjugés mythiques décidant du comportement de nos lointains ancêtres. Il paraît évident à la pensée spéculative que l'entièreté de ce passé entre dans les phases de développement qui sont propres à l'avènement de l'humanité. Par son moyen transite ce qui concrétise progressivement les

1. Prenant ensemble ces deux sens, il nous faut encore distinguer la simultanéité de la successivité dans l'acte de pouvoir agir par possibilité de fait, ou de droit pour cause de légitimité.

2. L'humain est scientifiquement seulement mû par des conditionnements.

artifices de l'intellection allant avec le processus spécifique de maturation psychologique de l'espèce humaine. C'est donc en partant de cette disposition que nous pouvons dès à présent rechercher ce qui se réalisera dans l'interface conscientielle caractérisant une prochaine époque, en tenant qu'il nous manque un appréhendemement du réel assortissant le matériel et le spirituel dans une cohérence épistémologique.

Tentons pour ce faire d'opérer une vue de l'esprit anticipant ce moment susceptible de surdéterminer l'intellection du présentement hérité du passé, mais en l'examinant hors les clôtures institutionnelles spécifiques du matérialisme et du spiritualisme. Plaisamment, l'intention repose ici, plutôt que de critiquer ceux qui sont contre les autres qui sont pour, de sélectionner ce qui nous apparaît sincèrement le plus vraisemblable des deux camps pour viser une formulation nouvelle que nous tiendrons de nouveau faillible en regard du processus intellectif continûment améliorable allant avec son pouvoir de dépasser les états réalisés.

Donc, pour méthode, ne réfutons pas, tenant tout pour possible. Ne nous opposons pas, ne rétorquons pas, ne contestons pas, en ce sens que la moindre différenciation singularisatrice a certainement sa place, son intérêt et sa raison d'être opportune à des moyens relationnels; tel que d'autres chaînes d'actes évoluant aujourd'hui séparément font référence à des occasions futures de les relier. Autrement dit, la logique du tiers exclu étant maintenant devenue plus mature avec l'analyse technoscientifique du monde, tentons d'aborder une logique du tiers inclus la complétant. À l'obtention pratique de ce moyen, plutôt que de délibérément ignorer ces différences rencontrées ou découvertes n'entrant pas dans le cadre toujours incomplet du considéré à l'instant présent en les tenant pour caduques, intéressons-nous de préférence à en extraire la substance susceptible de recevoir son sens en de futures circonstances.

Dans cette disposition d'esprit, nous pouvons par exemple dès lors ne pas adhérer au positivisme si il s'agit d'exclure tout ce

qui ne rentre pas dans le cadre de la preuve du perçu à être surdéterminatrice des possibilités conceptuelles et n'en pas moins choisir d'agir positivement. Ceci est dicible dans le cadre tenant que nos perceptions sont relativables et que la réalité est de toute manière indéfiniment plus complexe que ce que nous pourrions jamais intellectuellement en cerner. C'est dans une disposition semblable que nous pouvons également libérer nos aperceptions spirituelles du carcan institutionnellement religieux dans lequel on se trouve occupé de préserver en l'état des croyances héritées. De cette façon, participons de l'instance performative réalisant l'Univers progressivement depuis des occasions, avec une foi dans le transcendant et une confiance essentiellement personnelle dans la nature potentialisée du monde en gestation cosmique, jusqu'à pouvoir communiquer à nos actes son empreinte personnalisée dans le libre-arbitre. À l'exemple d'une attitude libératrice du carcan matérialiste des mentalités, mais à ne pas nier la matière, laissons-là également une approche piétiste dans la croyance en des textes fondateurs visant moins l'herméneutique de leur contenu, que d'asseoir un magistère dogmatique de la transmission autoritaire de traditions issues du passé. Car quel que soit l'état de liquidation relative des malentendus entre propagandistes, la promesse d'unité entre sens et vérité ne saurait être tenue pour consommée en des circonstances présentes.

Ce faisant, il ne s'agit pas de se priver de communiquer, mais de le faire dans une recherche d'efficacité. Quand est-il habituellement? Chacun regarde ordinairement dans son voisin sa propre interprétation dans un appréhendemement subjectiviste de l'autre. Mais c'est bien sûr au détriment de la compréhension enrichie des différences de points de vue tenant aux coordonnées épistémiquement relatives des uns et des autres. L'ensemble de telles différences complète d'évidence les relativités saisies depuis le point de vue séparé de toute autre individuation, et qui est seulement représentatif d'un quantum d'expérience, ainsi que de travaux spéculatifs

individualisés impliquant ensemble une coloration à dominante personnelle. Il est possible de concrétiser ce rapport par un exemple. Un texte lu, en ce qu'il doit être également compris, contraint et suscite tout à la fois les aléas de notre interprétation particulière. Cela est à dire que si la substance littérale de l'auteur s'impose d'évidence à tous (les contraintes lexicales), le lecteur ajoute sa construction interprétative suscitée par ses propres acquis spécifiques, en ce que seule cette construction a possibilité de qualificativement s'amalgamer à cela qu'il tient déjà. En sorte qu'aux limitations signifiantes du texte adhère encore les possibilités épistémiques de son récepteur.

Posons maintenant l'extension de ces exemples. Le couple logos / lexis infère l'opposition entre le sens contenu par le moyen d'expressions langagières et la possibilité de l'ainsi communiqué à répondre aux attentes de celui qui reçoit l'information, avec en continuité la totalité des individuations lexicales et l'unité ressortant du significativement dicible au sein d'une population enclose. On reçoit conséquemment dans ce contexte «d'unité complète, à la fois sens et référence» (Benveniste), ce qu'on tient de la fonction propositionnelle d'objectiver une situation particulière et sa signification restreinte, en tant que partie stricte d'une indéfinie possibilité d'activité discursive. Agrège à cette disposition l'importante question de relier ainsi qu'un tout insécable l'ensemble de savoirs partiels individuellement dispersés.

En bref, sens et vérité sont à relier seulement dans l'unité du tout. Débordant le cadre des présupposés classiques, si l'interprétation prend pour objet le texte qui représente un résultat mental particulier (il repose sur la signification des signes en usage reliés aux significations produites dans le texte, certes, mais en correspondance à des besoins propres), c'est que les signes ont uniquement des propriétés significatives, quand ce sont les textes qui détiennent la propriété du sens devenant communicable ou transmissible. Prenons cette

disposition dans une analogie au processus de véridiction: ce sont les êtres, en tant que porteurs d'expériences particulières, qui détiennent ensemble la propriété heuristique. Elle est conséquemment relative dans la clôture d'un groupe particulier ou, pour corollaire, elle est à ne pouvoir être absolue que dans l'unicité insécable formée d'un tout susceptible de surdéterminer le contenu relationnel de l'ensemble des êtres.

La mentalité de l'individu cherchant à se démarquer procède à l'instauration de son identité propre, et même si c'est à se servir de critères euristiques, ceux-ci ne sont alors pas le mobile, mais l'un des moyens en usage à cette détermination. Le champ de la logique du tiers exclu, qu'on l'exprime sous l'aile du matérialisme ou celle du spiritualisme, a une incidence indubitablement particulière. Conséquemment, son exploration ne saurait viser à l'universalité. Il importe d'élargir la notion de consistance rationnelle fondée sur le principe de non contradiction, en ce que ce dispositif reste le moteur d'une mentalité se démarquant par des limites la clôturant par rapport à ce qui lui est étranger, dans une opérabilité contraire ou déficiente d'ouverture d'esprit à permettre l'inclusion. Ceci dit en faveur d'une ouverture mentale au dissemblable, il faut tenir présent à l'esprit que le travail d'inclusion reste encore soumis à des contraintes. Car entre la logique du tiers exclu et celle du tiers inclus, on peut encore aisément prendre la spéculation en flagrant délit d'omission partielle en ce que, dans les sujets complexes, toute formulation d'ensemblement participe de circonvolutions elliptiques, comme moyen évocateur d'un art du raccourci et du sous-entendu.

Pour mener au mieux un appréhendemement spéculatif visant une formulation métascientifique, nous avons encore à ne pas perdre de vue que nous nous situons constamment entre un état réalisé de cela qu'on examine au présent et sa potentialité de réalisation dans une complémentation *in extenso*. Et tenant cette disposition présente à l'esprit, il faut encore tenir que dans l'univers essentiellement fini, relatif et variant du conti-

num instaurant les contraintes spatio-temporelles, l'information sur le réel, déjà lacunaire, apparaît de plus comme une fonction directement proportionnelle au degré de participation qu'on a soi-même avec l'examiné ou l'observé. C'est de cette disposition que l'être accède à la connaissance autant par son information sur l'état du monde que grâce à ses spéculations introceptives. D'où le niveau physique de description, phase d'objectivation conjointe du niveau métaphysique de l'interprétation subjective. Les deux aspects croissant de façon contextuellement interdépendante en distinguant l'information cumulative et parcellaire sur l'actualisation métamorphique du monde, de l'interprétation prédictive proportionnelle au degré de relation entre l'être, son objet actuel, et la finalisation du réalisable à l'Univers depuis le projet archétypal visant le tout vu comme unité.

À une information nulle sur le monde coïncide une interprétation entièrement mythique. À une information épuisant toute potentialité coïncide à l'opposé une possibilité exhaustive de participation, en ce sens que le savoir abouti est sous-jacent de la possibilité qualificative devenue exhaustive (bien que relative au seul monde, en tant que non absolue dans un sens à n'être pas antéposable en soi). En tout point intermédiaire, des recettes visant l'érection de lois rendant compte d'insuffisances contractuelles entre le connaissant et sa participation à l'érection du monde allant avec le processus de transformation métamorphique de son contenu potentialisé.

C'est dans le cadre dynamique des circonstances intermédiaires qu'on distinguera, à mouvoir contractuellement l'agent participant de la réalisation cosmique, le principe de valeur provenant de l'endocosme divin, le principe de qualification allant avec le mésocosme constitué des êtres, et le principe de propriétés ressortissant à l'exocosme des choses projetées et leurs objets. L'information sur l'exocosme confronte l'être qualifié à distinguer entre corrélation, hasard, superposition, afin de toujours mieux phénoménologiquement interpréter et

réinterpréter l'incidence des rencontres dans le principe de cause avec effet voulu (finalisme) et non voulu (déterminisme). Mais son action sur le monde, pour être congruente à son projet visant l'unité du tout par delà le principe d'organisation et celui d'intégration, requiert un degré de participation dont la mesure s'établit sur une échelle d'accomplissement valoriel.

Sur quoi appuyer cette orientation montrant l'inséparation contractuelle de l'épistémique? Afin de le mieux saisir, examinons ce que voici. Dans une analogie à la constitution phénoménologique de l'arc-en-ciel, nous pouvons tenir que rien n'est en soi dans le cosmos métamorphique. D'où la déclaration incidente que tout ne peut nous apparaître, comme dans le cas de l'arc-en-ciel, seulement en dépendance de circonstances (position du Soleil, état de vapeur d'eau diffusant la lumière, etc.). Dépendances donc de contextes, de circonstances, d'occasions pour que quelque chose apparaisse à l'observateur du métamorphiquement formé depuis divers natures de substrats, auxquelles sont encore assujetties les contraintes tenant aux moyens de perception —sens et instrumentation. En sorte qu'on puisse rendre compte d'un événement physique à la fois comme phénomène ondulatoire et corpusculaire, relativement à des cas particuliers et en raison d'insuffisances (le perçu essentiellement fragmentaire qu'on peut faire depuis notre position particulière en espace et en temps). Et c'est cette disposition qu'on examine dans le contexte en raison d'événements complémentaires spirituels pour juger d'une participation qualifiée de soi à la réalisation du potentialisé.

Définir des caractéristiques couvre le champ d'expérience appréhendant la nature. Il concerne le sujet de l'observation et, corrélativement, l'agent agissant de façon qualifiée, en faisant que ses conceptions relient à mi chemin deux expériences, celle de l'observation exocosmique de propriétés issues de réactions dans le milieu et celle de l'entendement

endocosmique de valeurs des actions qualificatives sur ce milieu extraceptif en vue d'un résultat attendu.

Ou plutôt, nous dirons que l'intériorisation aperceptive d'espèce valorielle complète la perception propriative extériorisée, afin que germent des concepts cernant le réel à des fins qualificatives. Dans cette configuration, il est bien évidemment impossible de tenir pour véritable la seule doctrine métaphysique sans la physique du monde, comme l'inverse, tenir pour véritable le seul appréhendemment physicaliste de notre environnement phénoménologique. L'épistémologie se fonde dès lors sur le rapport de considérations trouvant son expression dans une opposition identifiée, qu'il s'agit maintenant de surdéterminer sur le plan des complémentarités fonctionnelles.

La valeur épistémique des techno-sciences, pour aller avec le protocole expérimental servant son moyen (les intentions des acteurs scientifiques), n'est aucunement remise en cause par l'affirmation d'insuffisance à pouvoir cerner une réalité plus complexe depuis ce moyen ne visant que l'aspect phénoménologique. Pourquoi serait-ce porter atteinte à l'acte scientifique que de dire que la connaissance ne se réduit pas aux seuls moyens des scientifiques et qu'en conséquence elle ne restera pas monopolisatrice de toute connaissance?

Pour répondre à cette question, il suffit de montrer que le fondement de l'acte scientifique est ouvertement déclaré quant à ses limites: c'est dans son privilège qu'on mesure et qu'on quantifie, en ce que par son moyen on entend ne pas reposer sur des spéculations significativement déduites. C'est donc par manque d'une métascience ambitionnant de démontrer qui soit suffisamment élaborée pour compléter ce moyen, que nombre de scientifiques, sous couvert de prestige scientifique, ne se privent pas de mélanger les genres, non seulement en interprétant significativement le monde, mais encore en disant au corps social ce qu'il est bon de faire au nom du rationnel. D'où cette demande afin que le scientifique se

suffise du rôle de montrer et d'expliquer la phénoménologie du monde. Puisque le protocole scientifique est déduction et induction dans un formalisme théorisant portant *de facto* sur les seules limites a posteriori des états du cosmos, l'acte complémentirement *de jure* de démontrer métaphysiquement un donné immanent procède de déductions et d'inductions dans un formalisme théorétique considérant l'Univers comme un tout attendu subsumant son ensemblément opéré depuis la totalité des parties distinctes et donc jusqu'à prendre aussi en considération sa constitution apriorique au futur depuis ses potentialités de réalisations.

Il ne s'agit pas de sublimer pour rester objectif. Il me semble que chercher une meilleure consistance rationnelle en introduisant l'organon de trois continuums (physique, psychique et spirituel) complémentirement coordonnés pour rendre compte du réel, est autre que critiquer l'acte scientifique, ou l'atteindre dans sa raison. L'activité scientifique est épistémiquement inévitable, en considération de son appréhendemement limité. Face aux protecteurs de l'absolutisme déniaient toute ouverture sur le possible, c'est quasi énervant de se trouver confronté en cette recherche d'unité épistémologique à des mandarins se comportant comme s'ils n'admettaient aucune concurrence à propos des possibilités d'édifier de manière cohérente le savoir. En agissant ainsi, ne se comportent-ils pas comme les pontifes des institutions religieuses assurant chacun posséder une vraie croyance, ces institutions, détentrices de révélations divines, se posant comme étant identiquement les uniques sources de salut. «Hors de nous...». Étranges réductions!

Nous l'évoquions dès les premières pages: tenons-nous donc volontairement à l'écart de la polémique. Le processus d'unification est en route. Notre époque apparaît prête pour un saut épistémologique, même si des complications et des douleurs prénatales sont envisageables avant l'obtention de son épopée

fonctionnelle. Évitions conséquemment de nous perdre en controverses.

Le temps est bien venu de commencer d'envisager la possibilité du processus mental visant la synthèse après les efforts d'analyse de ces derniers siècles. Edgar Morin (préface à l'édition chinoise de *Concordance de l'Orient et de l'Occident*) disait récemment que son parcours philosophique s'apparente à ce qu'écrivit Tchouang Tseu à propos d'une première intellection qui discrimine, rendant possible celle qui englobe. Il cite à cette occasion le principe de Pascal à le guider déjà dans cette quête de la synthèse: *Toutes choses étant causées et causantes [...] et toutes s'entretenant par un lien naturel insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, et non plus le tout sans les parties.*

5.2 Pas d'amalgame possible entre l'interdisciplinarité et la pensée visant la synthèse dans la logique du tiers inclus

L'ensemble des énoncés scientifiques, le corpus des théories reliées à la somme des résultats d'expérience, participent de la description autant que de l'explication des apparences du déjà réalisé au monde. Comme organisation de concepts réfutables dans l'analyse quantitative et la discrimination propriativée des phénomènes depuis des preuves d'expérience, l'activité technoscientifique produit un savoir nécessaire et insuffisant. Insuffisant en ce qu'il faut encore accorder sa place à l'autre facette, cette fois qualitative, allant avec la sémasynthèse. Ne nous méprenons pas. Ce nouveau mode de pensée dans l'entendement ne concerne que de loin les arguments visant l'interdisciplinarité en réponse aux impénétrables complexifications typologiques des disciplines scientifiques se trouvant séparées pour raison de spécialisation. La pensée synthétisatrice porte, elle, sur l'entendement des implications au tout des réalités tenues pour séparées par les opérations de disjonction spécifiques à la segmentation fonctionnelle du

contenu de l'Univers. L'organisation des parties dans laquelle l'identitaire allant avec le morcellement du multiple trouve sa contrepartie dans l'unicité de l'Un, représente le nouveau défi à l'intelligence humaine et une fête couronnant la fin du divorce entre savoirs technoscientifiques se fondant sur les prémices d'une nature livrée à elle-même de cause à effet, et les credo culturels en une surnature assurant téléologiquement la destinée du monde.

Les nécessaires mais insuffisantes théories scientifiques dans la logique du tiers exclu trouvent ainsi à se compléter en des théoréties métascientifiquement proposées dans l'entendement discursif du tiers inclus. Depuis cette représentation rationalisable du réel, le processus inducteur de l'entendement se pose dès lors en épistémologie comme dichotomie gnoseologique démarquée à égalité avec la méthode déductive épicentree sur la phénoménologie.

Très succinctement et pour pétition de principe, si les doctrines scientifiques se démarquent pour appréhender le seul manifesté, elles se posent par là dans un circonstanciel délimitable et contingent. Ce qu'elles circonscrivent comporte alors complémentirement le riche champ de ce qui se retrouve exclu de la clôture épistémique de l'acte scientifique. On l'aura compris, cette instance est inévitablement relative et soumise au processus intellectif de progression des idées, liminairement aux exclusions introduites par doctrine. On ne saurait sans incidence gommer l'autre et le différent. À chaque clôture d'appréhension intellectuel, son quantum de connaissance potentielle au delà de laquelle l'inconnaissable délimite de l'indicible la possibilité du dicible.

En l'absence d'une véritable métaphysique, il semble que l'attitude consistant à nier ce qui ne relève pas des technosciences n'est en rien qualifiante vis-à-vis du savoir spécifique du métamorphiquement manifesté. On reste dès lors dans le moyen social de cohésion allant avec l'esprit de groupe s'édifiant sur des frontières: l'appartenance passant par

l'identitaire et des raisons plus ou moins corporatives de démarcation des croyances avec leur cortège de mythes et de superstitions.

Au sujet d'une herméneutique de la surnature, si l'on peut croire, avec Charles HERMITE, que les nombres et les fonctions de l'Analyse mathématique existent hors de notre pensée avec le même statut de réalité que les corps donnés aux sens, alors c'est que nous les rencontrons et les découvrons par l'entendement, au même titre que toutes autres choses de l'entendement du domaine métaphysique, en ce que ce domaine concerne des entités non physiques en tant qu'elles sont sans besoin pour être de substrat phénoménologique. Après tout, il ne s'agit que d'admettre des formes d'existence sur d'autres plans de réalité que le plan matériel. Par hypothèse dans le principe de subordination, le pensé pourrait être l'image fantôme de ce qui existe bel et bien dans l'endocosme, de cela même qu'on retrouve sustenté dans l'exocosme depuis des substrats métamorphiques. Mais pour le moment, prenons ce sens comme actuel dans un sens disant surtout non à la pensée contemporaine évacuant un domaine métaphysique au nom d'un réalisme consistant en pratique à n'accepter comme réel que ce dont on est soi-même le centre et l'extension.

Afin de ne plus prêter à discussion, une affirmation doit satisfaire à ne pouvoir être remise en cause. Pour ce faire, elle se doit, dans l'état actuel des rationalisations du raisonnement, d'échapper au trilemme de FRIES voulant: a) qu'elle ne repose pas sur d'autres affirmations dans une régression possible à l'infini; b) qu'elle ne relève pas d'un consensus entre spécialistes débouchant sur la dérive psychologique de logiques internes; c) qu'on ne l'introduise pas d'autorité comme dogme. Il semble évident qu'un présupposé scientifique n'échappe pas à cette disposition. De plus, les présomptions véridictives venant de convictions y sont hors de propos, puisque, par doctrine, la preuve véridictive est transposée du

lieu de l'entendement à celui de l'expérience. Les énoncés technoscientifiques doivent évidemment pouvoir être approuvés ou réfutés par l'expérience, puisqu'ils concernent la qualification de manipuler notre environnement. Mais c'est à ne pas faire l'amalgame entre l'expérience acquise de réalités à portée opératoire en vue d'effets qualificateurs et le savoir acquis à propos de la constitution fonctionnelle des réalités vis-à-vis de l'unicité de l'Univers. Cette connaissance là dépend en dernier ressort du travail d'intellection soumis à entendement introspectif, facilité par les instruments de la pensée rationnelle que représentent la logique, les mathématiques, la sémiotique, etc. Les preuves de l'expérience physique et celles de la spéculation métaphysique —pile et face de la connaissance du monde— n'apparaissent pas réductibles l'une à l'autre, sauf dogmes.

5.3 Concepts épistémiquement géocentriques et pensée dans les coordonnées universelles

Pour l'essentiel, l'expérience anthropocentrée du monde ainsi agit ainsi qu'un révélateur du concept géocentrique organisant le réel comme s'il tournait autour des réalités spécifiquement humaines, puisque le critère de falsifiabilité dépend de perceptions somatiques —des stimulus spécifiques du senti depuis les organes sensoriels, seulement prolongés par l'instrumentation. C'est conséquemment l'aspect spéculatif qui est historiquement désanthropocentreur à faire évoluer les paradigmes particuliers aux époques concernant le étapes de maturation psychologique de l'humanité elle-même. Aussi peut-on prévoir que, progressivement, nature et surnature tourneront de moins en moins autour de l'*anthrôpos*, en tant que cette catégorie de réalités là n'est susceptible de ne représenter qu'un élément expérientiel constitutif de la complexité existentielle du monde réel et ses indéfinies potentialités réalisatrices.

L'occupation par la science de tout l'espace épistémique dans

notre époque ne peut conséquemment n'avoir qu'un temps. Aujourd'hui, le scientisme est impérialiste pour ne pas admettre la moindre altérité. La démarcation entre l'activité extensive du traitement de l'information et intensive de l'entendement se fait sur l'irrationalité et l'illogisme de la moindre contradiction à ne pouvoir occuper toute la place dans le processus de l'accroissement des connaissances depuis la seule pénétration de l'environnement exocosmique. Remarquons que la consistance du présupposé extensif repose pour l'essentiel sur la performance, aux retombées souvent utilitaristes, dans un régime sans concurrence heuristique. Il semblera évident à certains que divergence expansive depuis l'analyse et convergence intensive depuis des synthèses sont deux démarches complémentaires devant croître parallèlement à ne pouvoir s'annihiler réciproquement.

L'antinomie entre les paradigmes matérialiste et spiritualiste ont pour effet le double état de conscience initiant des représentations distinctes du monde. Le «*Je te dirai ce que tu cherches si tu me dis comment tu cherches*» de L. WITTGENSTEIN est une façon de dire que l'intention est sous-jacente à nos protocoles de représentation, faisant que l'angle de focalisation dans le champ conscientiel décide en partie de ce qu'on y voit. Une nouvelle doctrine faisant sa place dans le nid de l'ancienne, il y a progression du remplacement des représentations devenues obsolètes par de nouvelles plus idoines à répondre aux critères de recherche, bien que cela se réalise souvent dans l'accueil sécuritaire d'anciens rites qui satisfont la tradition. En cette disposition, ce qui est valable de la progression paradigmatique du corps social représente un développement parallèle à son empreinte stigmatisant le cours de la vie individuelle dans l'espèce. Ce qui implique de concevoir cette disposition sachant que l'humanité en est aux premiers moments de son vécu à l'échelle des temps paléontologiques, donc que presque toute son évolution est devant, non derrière elle. En ce sens, on se représente naïvement l'acte scientifique comme irremplaçable et conséquemment

susceptible de perpétuellement prévaloir, alors qu'il ne saurait que s'articuler sur ce qui est susceptible en une époque, certes lointaine, de post-fossilisation ou de survie, comme inévitable transmission de son moyen.

Il arrive qu'on fasse cas de lubies parascientifiques et métaphysiques comme s'il s'agissait de tares psychologiques dues à la fatigue ou le grand âge. Il arrive que des doctorants trop imbus d'appartenance traitent de façon semblable les précurseurs des matières dans lesquelles ils excellent comme perroquets savants. On leur pardonne toujours difficilement d'avoir navigué en eau plus ou moins trouble avant que des frontières disciplinaires soient doctrinalement établies. Les chercheurs d'aujourd'hui ne rentrant pas dans le cadre seront demain traités pareillement, du seul fait que rien n'est encore suffisamment développé de ce que d'autres trouveront tout formé en des époques à venir. Tout n'est évidemment pas fécond. Mais le sachant, je respecte personnellement le droit d'avoir des opinions coïncidant à ce qui nous anime chacun. Il me semble que chaque recherche participe —dans le principe de faillibilité— d'un égal besoin de savoir et de connaître, même jusqu'à former des branches sans issues, ou une marginalité sociale comme avec les inventions de Léonard DE VINCI arrivant hors réalisation possible dans le contexte de l'époque (manque de moyens qui collent aux occasions de pouvoir réaliser et idées dites obscurantistes en ce qu'elles ne collent pas aux intentions du travail réalisateur dans l'époque suivante). En pratique, cela est à dire que toutes les branches participent de la vie de l'arbre, avant que certaines soient élaguées par le sécateur venant à la suite de la légifération sociale sanctionnant l'utilité de produire le fruit de l'époque. Tant est que la consistance rationnelle ne dépend par d'un rapport de vérité en soi, mais de la pertinence de certaines façons de penser en rapport à l'obtention du résultat intentionnellement visé. Là se situe vraiment la concrétisation du principe de raison suffisante. Il n'en reste pas moins qu'une possibilité de libre croissance “végétative” est garantie

de la continuation créative au sein de la société humaine.

Rien n'apparaît moins scientifique que d'affirmer certaines choses en niant celles qu'on se trouve incapable d'expliquer, et rien moins rationnel que d'exclure du champ de l'admissible ce qui ne concerne pas notre parcours. C'est pourtant le comportement d'un nombre non négligeable de "savants" sortis des souches universitaires, dès lors qu'ils recherchent des privilèges en tant que docteurs ou grands patrons auréolés d'autorité. Ceux qui trahissent ainsi l'activité scientifique ne manqueront pourtant pas, ainsi que les savants d'hier, d'être traités d'ignares au théâtre de la comédie humaine par les acteurs des siècles qui suivront.

Mais relativisons les choses. Lao-Tseu ne dit-il pas que si la bonté de l'un peut entraîner la bonté chez l'indécis, le mal lui-même accentue l'impulsion individuelle, pour peu qu'elle soit déjà acquise en direction du bien? Par analogie, et au sens général d'une dynamique de l'Univers, il est de plus en plus manifeste que même l'erreur ne peut avoir dans le temps qu'un résultat positif comme conséquence indirectement qualifiante, si tout du contenu de l'Univers en cours de réalisation performative concourt à la finalisation du cosmos depuis l'épuisement progressif des potentialités d'être, d'avoir et de faire. Il n'est pas toujours aisé d'en rendre compte. Mais cette disposition m'apparaît personnellement au cours des années de plus en plus claire et prégnante. Ce qui me laisse penser qu'elle sera probablement mieux cernée dans l'avenir en tant que loi régissant les transformations métamorphiques épuisant les potentialités de progression performative à l'Univers.

L'erreur n'impliquant pas la fausseté, les convictions nourries jadis par des mythes et des superstitions, aujourd'hui par les fermetures du positivisme matérialiste parallèles à celles des religions d'autorité se démarquant également dans la logique du tiers exclu, sont avant tout sincères et fidèles à des intentions. Mais toutes ces convictions sont susceptibles d'évolu-

tions naturelles, au même titre que la plus avancée des opinions. Ne classons donc pas comme étant forcément pathologique le moindre écart à la normalité du moment. Le prêt-à-porter des mentalités contemporaines s'instaure dans les seules connaissances issues du protocole scientifique tenant à la vérification expérimentale ne concernant que notre environnement phénoménologique, c'est-à-dire seulement cela qui se manifeste aux sens. C'est d'ores et déjà certainement en raison d'une utilité pratique: notre qualification à agir sur cet environnement. Mais est-ce là tout l'horizon des possibilités participatives de l'humain?

De façon sous-jacente aux postulats vraiment scientifiques, le concept de la non universalité épistémique de tels moyens ne manquera pas de progresser, puisque ces moyens se posent en tant que partie stricte des indéfinies potentialités du monde. De façon plus précise, cela entraînera que le processus d'analyse discriminative de contenus qui prévalent en physique et qui sont spécifiques de la consistance non contradictive vérifiée par la logique du tiers exclu répondant à l'alternative $S \cup \{P\}$ ou $S \cup \{\text{non } P\}$, situe son complément en métaphysique avec le processus d'inclusion sémasynthétique répondant à la formule logique $S \cup \{P\}$ et $S \cup \{\text{non } P\}$. C'est déjà une impossibilité de principe que de donner l'expérience sensible comme seule vraie et fictif le travail d'entendement spéculatif, puisque cela consiste à exclure le critère de possibilité épistémique du jugement, tout en recourant à lui. Une logique multivalente —les énoncés de ce qui est par rapport à ce qui n'est pas du continuum des discontinuités, parallèlement à celui des continuités existentiellement inexperimentables (le champ de l'invérifiable et du non réfutable par expérience)— représente déjà le moyen de rendre compte de la production sémasynthétique, essentiellement productrice de sens dans son aspect qualificativement réalisateur.

Loin de représenter une critique, ne regardez dans mon propos que le constat à permettre de saisir la voie d'entraide

vers de nouvelles méthodologies productives tenant le fondement de leurs moyens de toute l'irremplaçable expérience acquise en science. Pour l'essentiel, il s'agit de continuer d'induire et de déduire dans le champ de l'*a posteriori* par voie expérimentale, mais d'une manière qui ne soit pas isolée de l'induction et des déductions spéculatives examinant complémentaires par *a priori* l'existence établissant la potentialité du réalisable. L'examen physique en direction des origines, ou à l'origine, nous porte à savoir par quelles raisons, causes et à cause de quoi et de qui des transformations adviennent. De notre position intersective entre passé et futur, l'examen conscientiel, cette fois *de jure*, vise conséquemment à compléter le précédent savoir par la connaissance ambitionnant de cerner la finalisation coïncidant à l'épuisement des potentialités de progression. Ce regard là nous porte métaphysiquement à évaluer pour quoi, pour qui et dans quel but les événements adviennent à l'Univers.

Entre l'origine du monde et sa finalisation, il s'agit d'un unique parcours réalisateur. En deçà la substantialisation locale: une gamme d'ondes électromagnétiques; par delà cette énergie la plus rapide et présentant la plus faible inertie: un champ d'énergie plus subtile vraisemblablement sans inertie. Par suite, le localement formé recevant l'information en substance, et ce qui transforme, informe, forme, reçoit son essence comme potentialisation via le monde de l'esprit. À mi-chemin, la vie, l'animé, donc l'animique: l'âme. La vie, ce mixte qui du dehors reçoit sa puissance d'avoir et son moyen de réalisation, du dedans son pouvoir d'être et de faire être. Une longue lignée animale fondant son comportement sur l'expérience du monde (essai → erreur/réussite), permet maintenant à la lignée humaine de commencer l'expérience d'entreprendre depuis son libre-arbitre. Chaque époque ne peut être que transitoire. C'est certainement encore un moyen et non pas une fin qui est ainsi à l'œuvre. La mentalisation ne peut maintenant qu'agir par émancipation de ce qui fit réagir dans une longue suite d'améliorations au cours des âges le

processus d'animalisation, sur fond d'impulsions hormonales, de réponses rétroactives au milieu de vie, jusqu'à former la maîtrise progressive du moyen physico-chimique d'organisation biologique à la permettre. Une disposition laissant prévoir que demain les variables somatiques évolueront peu devant la progression d'une mentalisation dont les conditions biotiques sont encore portées au travers les générations.

Que je puisse avoir l'intelligence partielle du monde sous-entend non seulement que je suis, mais que de plus je possède une faculté d'intellection portant sur ce monde qui est lui-même dans une localisation spatio-temporelle. Aptitude incluse dans un processus plus général de réalisation reposant sur des complexifications advenant d'occasions de relations objectives, subjectives et suggestives, dans la dynamique des états métamorphiquement réalisés aux trois plans complémentaires que représentent les domaines de matérialisation physique, de mentalisation psychique et de spiritualisation par l'esprit.

Mais pouvoir n'est pas réaliser. Pour que la pénétration mentale d'un pouvoir advienne, il faut d'abord la croire possible, puis avoir un objectif à réaliser. Après que la possibilité ait été rendue mentalement effective, c'est en dernier ressort à vouloir connaître le monde que la motilité de l'organisation intellectuelle arrive en qualification appropriée. On le voit, tout doit nous être d'abord donné: la faculté d'intellection en plus d'être, l'existence du présenté à la conscience, et la possibilité de réaliser tenant à un [pouvoir vouloir savoir] faire être et avoir.

5.4 L'époque moderne propice à l'avènement épistémologique débouchant sur une nouvelle fécondité de la pensée

De tout temps, le produit de la pensée fut dirigé par des normes, principes, règles et concepts en lesquels on croit. C'est ainsi que pour ne plus croire ce qu'il était courant d'admettre à leur époque, Copernic et Galilée conçurent

l'héliocentrisme; Giordano Bruno, l'infinitude et la pluralité des planètes. De façon plus générale, c'est en quelque sorte à contrebalancer le monisme des institutions religieuses, que les scientifiques engagèrent la connaissance du monde sur un réductionnisme complémentaire sous forme d'adhésion au dogme matérialiste. Toute expérience d'apprentissage d'un savoir apparaît inévitablement conduite par ce que l'on croit. À tel point qu'il semble que la progression des mentalités s'opère sur des changements de paradigmes par bonds, alternances, évanouissements. Plus précisément, sur des alternances de fécondité et de maturation procédant un peu comme le jour et la nuit de la créativité. Il y a un moment propice allant avec chaque cas d'innovation. C'est ainsi qu'aujourd'hui, la science étant à son plus au degré de matérialisme et prise pour sa meilleure part en otage par l'avidité mercantile d'une globalisation économique, alors que la majorité des philosophes ne se contentent plus que de momifier les anciens, et que beaucoup de religions stagnent au niveau des superstitions, des rituels et du conservatisme, tout semble mûr pour un proche renouveau créatif. C'est au creux de la vague que le processus d'éveil saisit la pensée endormie là où elle a fait sa nuit.

Pour se persuader de l'attente d'un renouveau intellectuel, il suffit de constater l'actuelle stérilité intellectuelle des diplômés en philosophie, occupés de marquer et de digérer les restes du passé, dans une logomachie satisfaite de commenter les commentaires faits précédemment sur d'anciens auteurs. Bien sûr, c'est à défaut de faire équipe entre les générations dans la poursuite du même but. Pour se convaincre d'un temps d'attente, il suffit encore de regarder la stérilité des religions autoritaires qui de part le monde emploient l'essentiel de leurs énergies à récupérer des fidèles pris sur les religions concurrentes, tout en excommuniant d'honnêtes ecclésiastiques entreprenant de faire avancer le propos religieux. Et jusqu'à la servilité des scientifiques également mis en concurrence, ne cherchant et donc ne trouvant qu'en

raison de commanditaires donneurs d'ordre, éventuellement en falsifiant les données. Oui, il est réjouissant d'apercevoir par là que la voie est ouverte pour un renouveau fécond des pensées et une conscience accrue du processus de progression.

Un éveil, mais sur quel monde? Les universitaires apprennent que sciences, philosophies et métaphysiques se doivent de consacrer leur divorce, chaque embranchement empruntant des voies différentes ne devant plus jamais se rencontrer. C'est souhaitable en effet pour des autonomies respectives, mais cela ne semble pas l'être à établir un royal isolement. Et ce n'est pas mélange des genres que de refuser l'activité isolée, au titre d'une production mixte ajoutant les effets de la synergie aux qualifications advenant des spécialisations. Sur le registre de la fécondité intellectuelle d'une synergie transdisciplinaire, nous avons tous à gagner.

L'observateur humain regardant son extériorité ne peut voir que ce qui est matériel, tandis que s'il se tourne vers un contenu endocosmique, il ne peut voir que ce qui est spirituel. Il y aura toujours des septiques dans les deux camps. N'en faut-il pas aussi? Mais ces deux points de vue divergeant pour cause de ne concerner seulement qu'un aspect de ce qui est spécifiquement complémentaire, ne resteront pas toujours inconciliables. Dans le futur, bientôt peut-être, des scientifiques compétents à sonder l'exocosme et des religieux sincères commis dans l'aperception des réalités de l'endocosme, aspireront, laissant là dogmes et doctrines, à se retrouver sur le terrain leur servant d'interface, tandis que le débat philosophique, en ce qu'il doit harmonieusement exprimer la sagesse des conduites humaines, conciliera de nouveau ces extrêmes dans les motivations humaines.

5.5 Ce qui différencie credo, savoir et sophia

Tentons de comprendre les implications sous-jacentes du propos. Durant l'apprentissage de la faculté qu'on a de disposer de soi-même en tant qu'individu dont l'individuation est

soumise à spéciation différenciatrice au monde extérieur depuis la potentialité d'une filiation biologique, et par ailleurs en tant que personne progressant en elle-même à l'inverse dans une harmonie visant l'unicité du tout comme promesse de filiation spirituelle à venir, rien n'apparaît historiquement plus flagrant que l'écueil représenté par des êtres persuadés détenir la vérité. Pire encore lorsqu'ils se regroupent solidairement dans la bulle les isolant.

Croire qu'on possède la vérité est déjà la défendre et ne pas vouloir entendre ce qui se présente avec des différences. On pourrait penser que l'anecdote que voici, prise entre mille, surgit de la nuit des temps, alors qu'elle peut être, bien sûr, encore actualisable en diverses variantes. Celle qu'on avance en exemple vient de l'année où par contraste CORNEILLE fit jouer *le Cid*. Tout proche de Milly, en France, cette année-là, des gentilshommes de la vénerie du roi traquèrent, avec valets et paysans, un loup. Le loup se réfugia dans une masure isolée, comme il en existait pour les pauvres gens. Y entrant, ils trouvèrent le loup, sans doute un peu chien, aux pieds d'une vieille. Comme le prêt-à-porter des mentalités de l'époque avait encore pour parure la chasse aux sorcières, il n'en fallut pas plus pour que la vieille femme soit brûlée peu après, avec conviction, devant le portail de la cathédrale de Sens.

En prolongement de l'exploitation du milieu à son seul profit, l'exploitation de l'homme par l'homme tient à l'activité de contraindre son semblable depuis des variantes. Cela se sera par l'expédient de la force lorsque l'autre est considéré comme objet, par la séduction, influences et tromperies, lorsque l'alter ego est considéré comme individu conditionnable à merci et, lorsque autrui est vu en tant que personne à part entière, la dérive des possesseurs de vérité ne manque pas d'en passer par des abus de pouvoir pouvant s'insinuer partout sur la scène des institutions depuis des signes politico-religieux. Ces signes peuvent être implicites ou explicites, mais ils déterminent toujours les zombis sociaux à réagir au

nom de pseudo vérités imposées *de facto* ou *de jure*. Ce qui fait qu'il ne faudrait pas croire qu'aujourd'hui la chasse aux sorcières est terminée, elle a seulement d'autres visages. Les prétextes sont toutefois semblables quand il s'agit d'écarter ce qu'on ne comprend pas ou bannir ce qui est dissemblable, et il est toujours d'autant plus difficile de se détacher d'une fausse "rationalité" lorsqu'on se trouve immergé dans les idées reçues à nous conditionner dans l'époque. En prendre conscience et le dire n'est pas à critiquer, il s'agit d'un constat. Sans doute cette disposition inertielle est utile comme moyen spécifique de la dynamique des évolutions propres à l'humanité. Une disposition arrivant pour l'espèce humaine ainsi qu'un laborieux processus de conversion dans l'expérience du libre-arbitre des déterminismes hérités. Tâchons donc de raisonner au mieux des circonstances contemporaines, sans pour autant se trouver convaincu d'être soi-même détenteur de vérité.

Les mouvements civilisateurs commençant avec le milieu familial et pouvant s'étendre sur Terre à l'humanité semblent participer de l'équilibre entre la conciliation des idées reçues conditionnant l'individu pour faciliter sa vie dans une société donnée d'une part, et des moyens personnels d'expression dans le libre-arbitre, d'autre part. Dans la pratique, pour cause d'être encore sauvage (dans le sens de non sophistiquée), la conciliation des idées (et non pas leur nivellement) s'infiltré dans nos veines en tant que pseudo preuve consensuelle provenant de l'effet du nombre. Une croyance est tenue pour être d'autant plus vraisemblable qu'elle est partagée. Cette illusion de détenir la vérité depuis la mesure de son extension sert évidemment notre dynamique individuelle d'une façon orthodoxe à celle de la collectivité. Quand à l'éducation des moyens de socialisation, elle est historiquement le plus souvent, et sans doute encore pour de nombreux siècles, en pleine lumière sous la bannière des compétitions. C'est bien là le tragique de la formation pourtant institutionnalisée, mais encore sauvage en répondant à des adaptations arbitraires. Je n'en ferai pas la revue de détail, puisqu'il suffit d'en considérer

les abysses pour tenter d'en relier les déterminants, aussi bien selon la raison, que raisonnablement.

En tout bien tout honneur, commençons par montrer l'incidence des idées reçues en science, spécifiques des croyances stigmatisées dans l'époque. Scientifiquement, la métamorphose de la chenille en papillon représente une expérience déduite *a posteriori* focalisée sur la preuve sensible. Cette expérience suffit, puisque le savoir scientifique résultant d'un travail de déduction visant la prédiction de la reconduction des phénomènes déjà connus est aux seules fins de qualifier l'humanité comme adaptation améliorée de l'espèce à son environnement. La ségrégation des genres fit la propension du scientifique à ne regarder pour tangible que l'ossature et les transformations matérielles du cosmos, puisqu'il ne considère dans son champ d'expérience que cela qui substrate la strate humaine de réalité en vue d'une utilisation devant répondre aux seuls besoins trophiques. Pour raison de cohérence épistémologique, il en résulte le présupposé d'automatisme des transformations cosmiques livrées au principe de cause à effet sans effet attendu, donc sans raison d'advenir autrement que comme substrat exploitable par l'humain, l'humain considéré au sommet d'une vie sortie quasi miraculeusement de ce même substrat matériel.

Ce concept scientifique du monde fait l'impasse du présupposé d'une induction *a priori* depuis le raisonnement opérant sur les transformations du seul état advenu. C'est là le champ complémentaire du croyable, en ce que le produit intellectuellement spéculatif ne consiste qu'en une préconnaissance du domaine de l'existence, aussi longtemps que cette existence n'est pas donnée à notre expérience pour cause de manquer de se trouver à portée opératoire. Depuis le credo auquel chacun adhère, nous avons tendance, à l'opposé des savoirs qualificateurs résultant de l'expérience environnementale, à considérer que tout est voulu des événements du monde. Alors que dans le dogme matérialiste tout advient en

aveugle de cause à effet, la responsabilité des événements se trouve entièrement reportée sur ce qui ne peut manquer de transcender la nature humaine dans un superstrat complémentaire de ce qui nous substrate.

5.6 Subsumer, comme moyen de dépasser les prises de position historiquement oppositives

On sait que le savoir scientifique est hypothético-déductif. Présupposés et suppositions sont les hypothèses déduites de conjectures (théories) données à réfutation par l'expérience. Les croyances, qu'elles soient gnostiques ou agnostiques, sont distinguées comme étant anhypothético-inductives. Entrevoir complémentaiement l'absolu, l'infini et l'immanent, implique de considérer premiers les principes ($\alpha\rho\chi\eta$) pour, depuis l'examen des universaux, descendre de proche en proche jusqu'à la compréhension des singularisations qui permettent les cas particuliers de l'expérience (cela même qu'on généralise en science jusqu'à saisir des lois). Dans la logique du tiers inclus, le credo résultant apparaît tout aussi licite que le savoir, en ce que les principes (en existence), s'ils posent logiquement l'ontologique et le processuel, ont un statut métaphysique, complémentaire du domaine de ce qui est physique. Domaine de l'*anhypothéton* (PLATON), l'existence unicitaire, absolue, infinie et immuable, est représentative du moteur originel non mû de tout ce qui se trouve complémentaiement variant entre des limites et depuis des relations: les êtres, les choses, les faits. La possibilité de discontinuité individuée soumise à progression reposant alors par cohérence conceptuelle sur une continuité existentielle sous-jacente. Ainsi la noétique (cette connaissance-là), s'appuie sur l'hypothétisé (le savoir), pour viser l'anhypothétique (ce qui est croyable), les deux restant en constant divorce sans activité philosophique médiane.

La vocation de l'acte philosophique est en effet de relier le savoir au croyable par l'intermédiaire d'une sophia, puisqu'on

considère avec elle en définitive une nature naturée naturante propre aux êtres qui sont tout à la fois soumis à détermination pour leur génération, et possédant le pouvoir de transformer le déterminé, comme interface actoriel entre une nature naturée (le déterminé) et une nature naturante (le déterminant). Plus précisément, une sophia introduite ainsi qu'un art de vivre prenant en compte le libre-arbitre actoriel des êtres dans l'avènement des transformations cosmiques. Notons que dans semblable disposition c'est à outrepasser sa prérogative que le philosophe arbitre en épistémologie depuis sa propre heuristique. Il y a pour remplir ce rôle une épistémologie générale, comme discipline devant à terme synthétiser les différences d'appréhension. S'il arrive que le philosophe s'abuse dans les doctrines épistémologiques, c'est que depuis l'Antiquité, croyances et savoirs lui sont donnés en pâture aux fins de considérer les meilleures lignes de conduite à tenir pour l'humanité située entre une intériorité et une extériorité, par conséquent entre l'invisible et le visible, le dicible et l'indicible. La complexité du propos établit une connexion du questionnement QUOI à QUI depuis la disposition que voici.

SCIENCE savoir expérience à l'exocosme	SOPHIA sagesse relier tout séparé	CREDO croyance expérience à l'endocosme
↓	↓	↓
exceptions question QUOI ↓ discours sur les phénomènes	théories COMMENT ↓ discours sur le sens	théoréties POURQUOI ↓ discours sur les fonctions
↓	↓	↓
Causes matérielles Propriétés d'avoir les choses CONTINUUM PHYSIQUE	Causes occasionnelles Qualifications de faire les significations CONTINUUM PSYCHIQUE	Causes efficientes Vertus d'être les valeurs CONTINUUM SPIRITUEL
↑	↑	↑
existence de l'Infinité inconditionnée source de la nature naturée	existence de l'Immanence universelle source de la nature naturée naturante	existence de l'Absoluité conditionnatrice source de la nature innaturée naturante

Le domaine est vaste à faire encore couler beaucoup de sueur de matière grise. Aussi, le tableau qui précède en présente intuitivement le contenu aux seules fins de n'avoir pas à en développer la sagesse. Il n'est pas significativement indifférent de considérer que le terme "immanence" vient en latin de *in manere* signifiant "rester à l'intérieur de"; car, en référence à la transformation du contenu de l'Univers, cela suggère l'adaptation interne du mû qui, atteignant à l'universalité, en marque l'aboutissement. Depuis le complexe "expérience de l'existence", dont l'Univers est le théâtre, on peut dire que l'immanence, comme statut, implique les états d'intériorisation du devenir et des acquisitions, de la même façon que la transcendance engage l'extériorisation existentielle depuis des présences. Le transcendant, considéré en tant que l'illimitant, fait l'expérience du limité, quand le mû, qui a pour caractère d'être limité et singulier, vise à l'immanence existentielle par le moyen de son universalisation acquise en tant que finalisation d'être et d'avoir. Il convient d'appréhender ici le fait que chacun des uns et des autres (individuations d'être épuisant des potentialités d'organisation), est comme le miroir aux innombrables reflets des potentialités de singularisation d'être, d'avoir et de faire particulières à l'existence de l'Un (complémentairement unicitaire et indivise). Une relation de cette disposition est remarquable. Quelle que soit la strate de dissémination depuis l'absoluité conditionnatrice de l'Un en des essences singulières et d'agrégation depuis l'Infini inconditionnée en des substances particulières, chacune des individuations métamorphiquement formées existe à égale "distance" d'un infiniment grand et d'un infiniment petit, et comme non séparée à la fois du relatif et de l'absolu. Ceci étant avancé du point de vue dans les coordonnées en référence aux extrêmes invariables.

Un autre axiome découle des considérations qui précèdent afin de relier savoir et credo depuis la sophia chez la personne vue comme acteur interprétant son propre rôle sur le théâtre de l'Univers. Il montre que les déterminations person-

nelles —en tant que la personne libère l'individu d'autorités extérieures depuis le libre-arbitre— échappent aux prévisions scientifiques établies de causes à effet dans le principe stochastique. La personne, non pas donnée en soi sans raison à l'Univers, mais donnée aux fins d'une détermination d'elle-même investissant sa propre nature naturée naturante visant une libre participation du monde.

Il faut bien apercevoir que s'il est possible de connaître les comportements collectifs des individus, pour cause d'une plus ou moins grande soumission à l'autorité et des adaptations environnementales (pulsions et conditionnements, devoirs et obédiences), la personne, elle, reste scientifiquement imprévisible dans ses effets. C'est bien pour cela qu'elle n'est pas reconnue tangible dans les sciences humaines basées pour l'essentiel sur la description des conditionnements de l'individu et leurs preuves statistiques. Est-ce à dire que ce qui fait la nature naturée naturante de l'être n'est pas réelle?

Dans un sens cosmogonique, la libre actorialité de la personne se conçoit si son moyen lui est donné, ou téléonomiquement communiqué. Cependant, ce n'est pas en tant que la philosophie se fonde sur la reconnaissance du libre-arbitre actoriel dans son implication à la sagesse des conduites de soi, qu'on peut regarder la personne ainsi que centre et raison de l'activité philosophique, même si elle peut apparaître illusoirement autonome depuis son libre-arbitre. La personne humaine use de la sophia comme moyen en raison de sa complexion organique sous-jacente l'impliquant à la réalité entre savoir et croire. Depuis le prêt-à-penser contemporain entretenant institutionnellement l'antagonisme des genres en se suffisant pour certains de croire sans besoin de savoir et pour d'autres de savoir en niant ce qu'il est possible de croire, apparaît —à l'exemple du fou niant sa folie— semblable inconscience de leur propre infirmité. D'où la nécessité d'un intermédiaire à n'exclure ni l'un, ni l'autre de l'alternative avec la sophia.

La sophia peut s'exposer comme représentant les expressions de la libre participation personnalisée des acteurs du monde dans les coordonnées du bien, du beau et du vrai, visant ensemble la réalisation finalisée du **tout** vu comme ultime individuation d'être et d'avoir (en tant que ce tout est à sur-déterminer le concept de **totalité** en référence à la somme des parties séparées). Cela est à dire que si l'instruction philosophique peut être rendue obligatoire, il n'en est pas de même de l'expérience toujours personnalisée de la sophia qui par là reste facultative pour chacun à l'école de la vie, même à pouvoir s'éduquer.

Tout comme la science débouche sur des techniques, la sophia trouve son point de chute avec les arts du vivre. Sur ce parcours, l'apprenti en sagesse commence avec assiduité d'approfondir le connaissable, autant que le croyable. Puis, pour ceux qui ne s'arrêtent pas à formuler —ainsi que le dit plaisamment A. N. WHITEHEAD— des notes de bas de page à commenter les auteurs en se contentant de remuer les fantômes de l'histoire tout en prenant l'air du temps, une longue ascèse suit qui est osmose et passe par la contemplation, au sens grec de *théoréticos*, aboutissant sur la **synthèse personnalisée**, qui représente comme un moyen architectonique de la manière de considérer le rapport des choses et des êtres éparses et séparés dans une dynamique organisatrice au tout en vue d'un but attendu.

Le fait que des choses, en s'ordonnant, deviennent signifiantes, conduisent quelques-uns des plus prévenants à la conviction que rien de l'Univers n'est à retrancher, pour autant que le dernier mot du *logos* démiurgique reste incomplètement dit à chacun des êtres de l'Univers. Conjurant toutes les tendances inertielles de ses propres états successifs dans le devenir, l'apprenti en sagesse tentera au mieux de maîtriser de vains désirs passéistes et de dépasser l'*habitus*, en vue du progrès de ce qu'il comprend et entend d'une réalité encore à réaliser.

Le but premier du philosophe, qui est de nous édifier sur les principes, moyens et finalités, de la participation personnalisée de la personne au monde entre le matériel et le spirituel, rend alors compte de cette double progression: expansive et intensive.

Au confluent de deux époques, l'originalité qui, tout à la fois, renouvelle et poursuit l'établi, inaugure chaque fois un nouveau regard porté sur le monde. Ce regard se pose alors comme la conversion du vu dans la pensée. Tenant collectivement cette conversion du regard en raison d'accomplissements spécifiques des époques successives, elle s'accomplit inévitablement dans un délai à vaincre des inerties et procède conséquemment par soubresauts qui font l'histoire en passant d'un âge à l'autre. Pour cause d'être quasi continu au travers le vécu personnel, le processus individuel de cette conversion n'est à l'encontre que peu ressenti.

Aujourd'hui, nos consciences, ces centres de gravité attirant toujours plus fermement les significations donnant sens à nos vies, sont à pouvoir participer d'une nouvelle lucidité, celle de la surconscience d'esprit. Elle porte, en passant par le devenir et comme crédit d'être, nos déterminations contractuelles à l'Univers qui devient.

5.8 Le cadre métascientifique de la métaphysique moderne

Deux domaines distincts sont considérés en épistémologie. D'une part le domaine de l'expérience, de l'autre celui de la théorisation. Mais alors que sur le terrain de l'expérience du mesuré (qu'on tient par erreur comme rendant compte de ce qui est, alors qu'il s'agit d'abstraire un élément d'une suite continue de transformations tenant à l'encours des potentialités d'être), ce qui valide l'information est la preuve d'expérience du mesuré. En sorte qu'on limite par doctrine la vérité des conjectures du conçu aux preuves matérielles de l'expérience de sentir et de mesurer. Réduction qui peut sembler aberrante pour peu qu'on aperçoive, qu'à la permettre, la

validité axiomatique n'implique aucunement d'être soumise à la preuve d'expérience propriative. Pour conforter cette opinion, remarquons par exemple qu'on conçoit l'existence d'un champ indéfini à toute suite finie des nombres entiers, sans que l'impossibilité d'actualiser la vérité d'une telle suite indéfiniment poursuivable mette en péril la validité du concept.

Sur quoi fait l'impasse la science? Pour le besoin du présent postface au sujet d'une metanoia interférant au delà l'intellect le domaine de nos aperceptions, contentons-nous donc de considérer un nombre réduit de continua existentiels que la raison ne peut pas plus désapprouver que la suite indéfinie des nombres alors même que cette disposition reste pour toujours sans possibilité réfutatoire depuis l'expérience. En référence aux développements faits dans le *Cahier 4* relatifs au discernement des dimensionnements déictiques, nous discriminerons donc ici seulement une existence absolue (continue) de l'existence discrète (ou discontinue), avec leur l'interface subabsolue et la classe vide d'existence.

Soit l'expression d'un dénombrement non nul et non infini d'attributions non neutres et non absolues impliquées dans un relationnel transformatif fonctionnel, en tant qu'il ne peut pas être cela et à la fois être, ou omnifonctionnel. Il découle que la suite des nombres dont on fait usage pour dénombrer, constitue une suite qu'il est possible de poursuivre indéfiniment sans que cette suite constitue l'infini lui-même. Plus particulièrement avec les *Cahiers* qui précèdent, nous avons montré qu'une suite signifiante est à regarder semblablement comme indéfiniment poursuivable en accroissement de sens, sans que cet accroissement puisse déboucher sur un absolu universel. Le principe de fonction apparaissant de même sans terme depuis un rapport du même type, tel que tout prolongement ne peut se faire qu'en direction du valoriellement absolu. Nous pouvons concevoir dès lors que toute quantité abstraite de l'individué, ainsi que toute relation fonctionnelle

et aussi toute attribution, exprimés au passé ainsi qu'au futur dans la modalité de possibilité, constituent le champ indélimitable de l'expression de ce qui est tenu dans l'état spécifique de finité, de relativité ainsi que de variance. Ce qui pose le continuum des réalités bornées dans les prédicats d'être d'avoir et de faire par rapport au continuum d'existence qui, lui, reste intemporellement autant que spatialement et attributivement non bornable. En sorte que le champ illimité en extension du borné, pour appartenir strictement à l'interface du non borné comme illimitation du limité, exige la classe d'entièreté *in extenso*, **en tant qu'elle est la seule à être complémentaire du concept de la classe vide**. Dans cette disposition:

L'existence absolue qui répond à la catégorie de nécessité, a pour continuum l'entièreté *in extenso*. C'est le continuum au delà la condition d'altérité par laquelle sujets et objets sont possibles depuis les fait relatifs d'être et d'avoir ceci de particulier, ici ou là, à ce moment ou cet autre, mais encore par delà la possibilité du tout-être et du tout-avoir séparée de la condition du non-être et du non-avoir; donc existence se concevant comme à la fois absolue, infinie, ainsi qu'immanente, par delà le principe d'antécédence et de conséquence auquel tient la subsistence. Le statut de l'infini, en tant que facette de l'absolu portant la propriété d'illimitation, est de n'avoir ni dedans, ni dehors. Il faut comprendre que situé par delà l'indéfinitude du limité, l'infini ne peut pas plus avoir un dedans dès lors que ce terme est l'opposé un dehors.

L'existence subabsolue répond à la catégorie des investissements *ex-sistés* dans la réalisation des possibilités d'être, d'avoir et de faire. La partition existentielle donnée pour subabsolue, transfinie et invariative, représente le continuum supracosmique duquel advient les inépuisabilités potentielles des contingences du fini, ou du bornable, et constituant intemporellement l'investissement des réalités de l'Univers une fois achevé l'épuisement des potentialités de perfection-

nement, lesquelles soumettent au principe d'intégration de plus en plus complexe toute séparation individuée. Pour la compréhension du propos, il s'agit de considérations intensives à l'endocosme complétant toute expansion à l'exocosme. Cette classe d'existence représente l'indéfini des possibilités de toute existence finie, variante et relativable, dans l'apparence duelle des attributions opposables. Elle se conçoit comme **ex-sistence** diénectique.³ Elle consiste au terme d'une disposition à la fois temporelle et intemporelle au mixte entre l'unicité de l'absolu existentiel (le continu), et l'existence relative issue de la suite discrète des intégrations finalisées de toutes les individuations en un état subunitaire.⁴

L'existence relative, ou de **subsistence**. Comme forme discrète ainsi que discontinue, la subsistence est sous-jacente aux transformations métamorphiques assurant l'instance performative des individuations d'être, d'avoir et de faire. L'univers des performances circonscrit l'ensemble des états finis, relatifs et variables, particuliers à notre continuum des subsistences dans les apparences d'être et d'avoir en des devenir et des acquisitions, dont les présupposés sémiotiques associent les possibilités archétypales d'être et d'avoir dans le subabsolu, aux conditions oppositives de non-être et de non-avoir. Disposition s'effectuant tensoriellement à en permettre la variabilité, mais sans la dynamique des forces, des efforts, et des luttes. En tant qu'intersection contingente, ce continuum se fonde sur l'infini inconditionnée de contenu *in extenso* et de statut sans attribution comme source substrative

3. La racine "dienec" exprime dans le langage savant ce qui est continu ou continuuel, dans une opposition à ce qui est discret ou discontinu.

4. Arrivant en raison du rapport à l'absolue unicité existentielle, l'individué dans le caractère des pluralisations relatives –principe d'opposition par complémentation– ne peut être en soi qu'associable et coordonnable, donc soumis à possibilité de répondre également au prédicat de dissociation. On sait que l'image de la goutte d'eau dans l'océan n'est qu'incomplètement représentative du Nirvana, tout comme les plus exactes attributions ne peuvent l'être du Paradis.

des individuations relatives intermédiaires gérant les transformations métamorphiques de l'instance performative. Dans le contenu du limité, le potentiel est latent et le rapport au réalisé est actuel. Aussi par logique, tout étant réalisé, rien n'est plus potentialisé, et si le potentialisé est considéré sans limite, il faut tenir que rien n'est encore réalisé.

La classe vide d'existence (ce qui est anexistence d'une façon sémiotiquement distincte de l'inexistence). Elle répond au prédicat d'impossibilité. D'un point de vue ensembliste, elle peut se poser à l'intersection vide entre une quelconque partition d'inexistence, ou sa continuité indéfinie, et sa complémentaire d'ensemblement *in extenso*. Elle caractérise le présupposé d'un continuum néantaire de contenu nul. En ce sens, la classe vide est représentative de l'idée s'opposant à celle du potentialisé ajouté au réalisé, et que l'on considère dans une différence intersective à l'ensemble des deux sortes ainsi que la virtualité de ce qui n'a aucune possibilité d'advenir. Tenant que les définitions sont toujours insuffisantes et concevant que l'Univers des univers se est vide en réalisation à l'origine, mais avec sa potentialité de transformation métamorphique d'un donné en possibilités d'être, d'avoir, et de faire (statut d'inexistence de l'infinité inconditionnée, posé en raison de la séparation non temporalisable d'avec l'absolu en existence), l'idée conjoint alors la possibilité progressive et extensive d'une inépuisable possibilité d'accroissement en réalisations étant finalisable en raison du contenu de la nature transfinie, par ailleurs subabsolue et invariante de son aspect complémentarément intensif. Notons que ce continuum des illimitations en possibilités de varier est lui-même en raison du contenu unicitaire de l'entièreté *in extenso* surdéterminant, dans son formalisme, l'inépuisabilité de l'ex-sisté au monde.

Metanoia et entendement supramental

5.9 Au delà les objectifs épistémiques d'une métascience

Pour terminer cette étude, je reviendrai sur la différence pouvant apparaître, d'un point de vue épistémologique, entre science et métascience, depuis leurs objets respectifs —la physique et la métaphysique— en évoquant que la connaissance des complémentaires de tout rapport contractuel aux différences individuées reste essentielle dans l'idée d'un processus introspectif de surcompréhension du donné phénoménique. Car, par le moyen de l'induction, on saisit la réalité autrement que depuis des déductions. De manière explicite, on peut dire que la sagacité scientifique, dans son rapport au tissu de la réalité en cours de formation, se fonde sur un travail déductif appliqué à l'identification des inférences extraceptives, dans le but de conjecturer des lois générales visant, depuis des cas particuliers, **l'enchaînement causal des faits considérés en série**, mais sans de plus apercevoir entre ces chaînes des liaisons potentielles. Tandis que le travail complémentaire en métaphysique use plutôt d'inductions appliquées aux inférences introceptives, dans le but de circonscrire les conjectures visant les singularités d'être, d'avoir et de faire depuis des universaux. Il s'agit de la colli-gation d'**un relationnel parallèle** surdéterminant l'expérience des chaînes de causalités en série. D'un côté l'expérience des cas particuliers conduit aux considérations plus générales, de l'autre la spéculation sur des universaux permet d'appréhender

les singularités d'être, d'avoir et de faire dans l'idée du tout surdéterminant la totalisation des parties.⁵

Le champ de consciencialisation d'un donné existentiel non localisable, parallèlement aux actualisations des faits d'être et d'avoir ici ou là, à ce moment ou cet autre (c'est-à-dire le relationnel hors instance spatio-temporelle des localisations et des successivités), sous-jacent donc aux relations ordonnant les choses en série (le contexte des apparitions individuées dans le temps et leurs séparations locales), représente assurément la caractéristique la plus évidente entre l'approche causaliste fondée sur le hasard et l'approche finaliste (avec effet attendu).

On peut justifier ce requis du présupposé métascientifique en considérant que l'expérience qu'on acquiert progressivement de la reconduction des faits particuliers apparaît insuffisante, si cette connaissance ne se trouve pas corroborée par l'expérience introspective offrant à la pensée l'idée de contractualité entre chaînes de faits qui resteraient, sans cette disposition, vues étant isolées les unes des autres. D'où l'idée de rechercher ce qui peut surdéterminer des chaînes de causalités apparaissant étrangères entre elles à régir des transformations métamorphiques locales. C'est la disposition pouvant communiquer à la conscience l'éclairage sur l'avènement du nouveau se surajoutant au reconduit et le surdéterminant depuis ce qui arrive par delà le principe de collection d'objets en relation de causalité. En ce sens, le "point de vue" tenu au référentiel physique est comme un cas d'espèce par lequel on regarde de l'intérieur et en direction de l'extériorité du contenu cosmique en expansion, alors que le référentiel métaphysique correspond à un autre cas d'espèce, celui qu'on porte en direction intensive du contenu, l'intériorisation cosmique. On considère ici les deux instances, centrifuge et

5. À défaut de pouvoir être plus clair en usant des termes "tout" et "total" dans un sens distinct, c'est à n'être pas complètement obscur pour tous.

centripète, également soumises à progression véricitaire du travail de consciencialisation (par conséquent également défectibles, chacune dans sa sphère d'appréhension), alors même que **la déduction des causes apparentes dans la suite linéaire des faits, et l'induction des raisons apparentes censées relier à terme des séquences simultanées de faits parcellaires, apparaissent coordonnables sur le lieu de leur consciencialisation.**

Poser que tout événement dépend d'une loi, et que conséquemment il est des lois régissant les événements de chaque chose, reste un cheminement exclusivement déductif. Seule la pensée inductive peut dire que, nonobstant l'instance performative du monde, s'il y a des choses obéissant à des lois (le déterminisme et la détermination des choses), alors de façon complémentaire d'autres choses n'y répondent pas (indéterminisme du pouvoir de détermination). En sorte que le principe de l'indéfinie succession du causé implique aussi le nouveau, depuis des raisons introduisant le concept de cause avec effet attendu. Ces deux domaines apparaissent coextensifs dans la qualification de ce qui fait le libre choix actoriel des personnes, même si chez certains penseurs, la pensée déductive peut rester à ce propos déconnectée de tout processus inductif. De toute façon il semble impossible de définir l'activité qualifiée sans introduire le concept de cause avec effet attendu, en sorte que dénier ce concept implique de nier le principe même de qualification réduisant en pratique des temps d'effectuation réalisatrice, par rapport aux mêmes transformations issues du simple hasard.

Dit d'une autre façon, ce n'est que dans un contexte dogmatique qu'on peut avancer un critère véricitaire implicitement *de jure* dans le propos excluant l'une ou l'autre forme d'appréhension. En sorte que la conception introspective du monde se justifie de la même manière que sa conception extracognitive, dès lors que des penseurs font l'expérience,

aussi, d'une pensée inductive depuis leur expérience introceptive à l'endocosme.

De cela, il nous apparaît possible de soutenir que l'induction métascientifique a pour rôle de fonder la garantie du discours scientifique doctrinalement clôturé sur le seul aspect apostérieur de la réalité en cours de réalisation. En effet, fonder le savoir sur la propension à découvrir des lois depuis l'habitude qu'on acquiert de l'expérience des faits particuliers est insuffisant. Cela ne communique aucune assurance d'**une quelconque synergie entre chaînes de causalités parallèles entre elles**, c'est-à-dire aucune assurance sur la réalité d'une expérience universalisatrice à même de conduire, à *l'a priori*, au principe d'ordre attendu, par delà l'instance de formation du cosmos. Le fondement de la compréhension de tout travail dont l'effet reste de produire de l'ordre, et qui porte sur des raisons de relier entre elles, par des fonctions, des chaînes simultanées d'événements, accompagne le concept d'altérité basé sur: 1. une diversification d'attributions propriatives individualisant l'individu susceptible de contracter des liens (l'état du réalisé en expansion exocosmique, domaine apostérieur du savoir scientifique); 2. une diversité de relations révélatrices d'interconnexions ayant des retombées qualificatives (champ de l'acquisition en expérience réalisatrice des êtres); 3. les fonctions assurant l'apparition du nouveau surdéterminant la séparation individuelle et répondant au principe directeur des valeurs d'action (le potentialisé, domaine apriorique des connaissances métascientifiques).

5.10 Du point de vue de la philosophie première

Cela dit du concept contemporain de l'acte scientifique, il faut encore, me semble-t-il, donner un avenir plus tangible à la pensée philosophique, dans un sens voulant que des philosophes aient le souci, non pas de renouer avec une philosophie ressourcée, mais tout au moins de renoncer à sa falsification. Il apparaît en effet historiquement incontournable que,

toujours, il exista des polémiques entre promoteurs du nouveau et conservateurs de l'ancien, chacun dénigrant et jetant dès lors au bûcher le produit adverse. C'est dans cette disposition que par exemple LOCKE, HUME, et d'autres qui sont à l'origine innovatrice du regard spécifique de la modernité, brûlèrent en holocauste le moyen métaphysique précédemment instauré dans le processus de progression des connaissances. Semblablement à cette radicalisation à vocation aseptique, des existentialistes rejetèrent le couronnement de l'idéalisme spéculatif allemand chez HEGEL et SCHELLING, même si, parmi les transcendantalistes, E. KANT est probablement le plus grand penseur laïque ayant constitué, de façon particulièrement élaborée, une logique métaphysique hors la clôture des religions d'autorité.

Pourquoi donc la majorité des philosophes de la modernité font œuvre de nier les héritages de leurs pairs, et pourquoi les penseurs de l'essor des sciences humaines vont également à la mangeoire des scientifiques occupés de se démarquer depuis la doctrine du réductionnisme disant que seul existe ce qui est physiquement expérimentable? Se distingueraient-ils du séculier ainsi que des adolescents s'opposent à leurs parents, comme pour à moindre frais mieux paraître à défaut d'être? C'est possible. Mais aujourd'hui, serons-nous suffisamment mature pour rompre ce dénigrement pouvant faciliter la formalisation d'un paradigme nouveau?

Aujourd'hui, si l'on ne conserve rien de la logique des lumières et continuons de jeter le bébé avec l'eau du bain en affirmant caduque le postulat métaphysique de la constellation leibnizienne, ou si nous n'en conservons que l'eau de toilette aux seules fins de nourrir la critique historique des idéologies, alors, sans doute, c'est que la race des philosophes se meurt.

La philosophie risque là sa raison d'être, car il ne semble pas qu'elle puisse se maintenir dans sa nouvelle vocation de dépecer les cadavres de l'histoire, elle qui, à l'encontre,

éclaira si souvent le parcours de ceux qui défrichèrent en avant de l'humanité. La philosophie contemporaine qui, un temps, s'est fourvoyée comme discipline occupée du jugement *a posteriori* des mouvements humains, se doit de nouveau viser l'art des implications personnelles expérimentant la sagesse du vivre depuis des choix délibérés. Pour cela, elle a nécessairement besoin d'un regard porté aussi *a priori* sur le devenir du monde. Car même à fréquenter quelques mercenaires professionnels suivant les opportunités de cerner les transformations sociales, philosopher reste, depuis la raison et les raisons de la raison, de tenir le plus haut qu'il soit possible l'éclairage consciencialisant la synthèse des différences vécues en vue de la praxis visant les nouvelles synergies à venir.

Nous devons à B. RUSSEL d'avoir convaincu les philosophes de ne plus accepter sans examen préalable les notions les plus fondamentales dont ils usent. L'analyse des propositions est devenu de son fait un puissant moyen donné à la spéculation. Mais il a suffi d'un siècle pour qu'on limite maintenant la tâche des philosophes à la critique méthodique. Comme il arrive si souvent, une entreprise de rénovation, pour être licite à la raison en vue d'élever le niveau des réflexions, lève presque inévitablement une armée de purificateurs extrémistes faisant en sorte de ne conserver que des cendres. C'est en effet eux qui tiennent l'affiche. De Jésus dont les enseignements furent radicalement défigurés par les religions chrétiennes, jusqu'à K. MARX dont la pensée fut si évidemment détournée par le communisme, nous voyons bien que tous les réels novateurs lèvent quasi inévitablement le galimatias de mondains les trahissant par appropriation, autant que comme rejet, à dépecer ce qu'ils prennent des acquis à l'humanité.

La liberté de penser hors partis pris, base de la sagesse philosophique, incite indirectement à désinstaller l'intellect de son ancrage dans l'époque. Ce faisant, de libres philosophes se doivent avantageusement aujourd'hui désinféoder le prêt-à-

porter des mentalités du paradigme matérialiste issu de l'avènement scientifique, mais sans aucunement porter atteinte au bien fondé de la science. Disposition à permettre en continuité une métascience, dans la lignée des humanistes qui permirent l'avènement des sciences en désinféodant leur époque d'une autorité scolastique tenant au pouvoir religieux. L'acte philosophique est certainement présentement dans la médiation entre l'expérience exoceptive de la magnifique avancée technoscientifique et l'expérience endoceptive des mystiques, pour tenter d'incorporer les derniers moments de ces vécus respectifs, non pour les opposer.

Il n'est peut-être rien qui soit dénué de sens, de valeur, ou de propriétés. Par contre sont encore beaucoup de penseurs insensibles, obtus pour manquer de regarder ce qui est visible et comprendre ce qui est intelligible. Mais la vraie pensée philosophique est si intemporellement gémellaire entre des réalités matérielles et des réalités spirituelles, que pas un procès d'intention, et pas une manœuvre à en transposer la fonction, ne semblent jamais pouvoir constituer une menace à son égard. Il est certainement temps de commencer la conciliation des partis pris par son office, afin d'éviter à l'avenir les dispendieux revirements radicalisés des objectifs instaurés entre les générations passées. Si chacun continue de s'émanciper des superstitions par raison, si des religions continuent d'être le moteur de la cohésion sociale et si l'émancipation d'un environnement matériel continue à progresser par le moyen des sciences, son installation dans l'idéologie mondialisatrice du consumérisme sera-elle à pouvoir contenter l'humanité toute entière? Non, cela ne peut être. Le vécu dans la matière qu'on a chacun n'est pas en contradiction avec l'intelligence de réalités spirituelles à permettre notre participation cocréative future, en extension de l'actuel géocentrisme psychologique.

Au reste, il s'agit là, sans user de forceps, de pratiquer une maïeutique inaugurée par le père de la philosophie occidentale,

quand c'est par ailleurs un intérêt (au sens d'aimer) pratiqué hors frontières des clôtures culturelles qui devient naturellement fécond sans besoin d'insémination artificielle.

5.11 Promouvoir la conciliation des différents points de vue

Rendre moins déformante et restrictive notre vision du monde passe chaque fois par l'ouverture d'esprit sur de nouvelles références mentales accroissant les orbes de la conscience répondant à de possibles participations de soi. Il n'y a pas si longtemps, beaucoup plus de gouvernements qu'aujourd'hui officialisaient la croyance en l'intervention divine dans les affaires de peuples tenus pour consacrés. L'ennemi était-il vaincu, c'était pour cause de la volonté de dieux protecteurs; y avait-il une catastrophe, cela avait à voir avec le courroux divin; nous arrivait-il une chance particulière, c'était un effet de la grâce. Depuis, le nouvel évangile des humanistes, plus rationaliste, permit à beaucoup de se défaire de superstitions. Avec l'avènement des sciences, nombre d'utopies sont tombées. Pourtant il subsiste des peuples consacrés, des superstitions et des utopies sociales. Ces inerties montrent que les siècles ont des contenus kaléidoscopiques.

L'époque postscientifique connaît déjà les prémices de désenchantements pour cause de lendemains succédant à l'enivrement par lequel nous avons cru que science et bonne administration sociale étaient les uniques remèdes aux maux de l'humanité. Au carrefour d'une nouvelle manière de considérer les choses, nous allons certainement donner une place prépondérante à la responsabilité personnelle: nous ne saurions déléguer plus longtemps le sentiment arrêté en son âme et en conscience sans conséquences. C'est qu'aucune organisation humaine, aussi bien conçue soit-elle, ne peut réussir sans une libre participation de ceux qui la composent! Comme nous avons eu le moyen de nous émanciper des superstitions depuis la science, il nous faudra bientôt désin-

féoder nos mentalités d'une propension à ne considérer que les seuls aspects environnementaux reposant, pour être ou apparaître, sur des transformations substratives.

C'est que, depuis son libre-arbitre, la personne coordonne les fonctions acquises aux plans physique, psychique et spirituel, dans une expression éminemment personnalisable de son actorialité humaine au monde reposant également sur le travail intérieur intensif à générer son être et le travail extérieur expansif pour produire son avoir. En sorte que chacun accède à la véracité des significations forgées par des concepts en raison directe d'un travail d'imagination appliqué aux représentations à propos de la réalité, si des dispositions intérieures améliorent la vérité des déterminations prises en vue de sa participation personnalisée, dans une authenticité expérientielle des événements participant de la progression du monde.

En cette disposition, c'est par le moyen de trois ouvertures délimitant les paramètres du champ conscientiel, que nous trouvons les significations des événements générant devenir et acquisitions. Il s'agit de :

- l'activité introspective visant le champ des valeurs d'être et du prix à payer pour avoir, suggérés à la conscience depuis des **attributions virtuelles** répondant au questionnement QUI;
- l'activité extraceptive visant le champ des informations somatiquement perçues et interprétées au niveau de la conscience vigile depuis des **attributions propriatives** répondant au questionnement QUOI;
- enfin, la confrontation interprétative médiane des acteurs de la réalisation du monde, depuis les **attributions qualificatives** répondant au questionnement accordant COMMENT à POURQUOI.

Si par erreur commise dans l'exercice d'apprendre l'usage d'un libre-arbitre déterminateur depuis de tels moyens de personnalisation, nous tenons entrebâillées l'une, voire deux de ces ouvertures, les mouvements de soi s'en trouvent

déséquilibrés. Comme si le “moi”, qui a la possibilité de faire ombre à la lumière ainsi reçue par défaut de droiture faisait que le regard porté préférentiellement depuis l'une de ces ouvertures sans référence aux deux qui la complètent, conduisait à des erreurs d'interprétation. Or, remarquons qu'il est d'autant plus aisé de se suffire d'une vérité disqualifiée en allure de vérité, que nous tenons nos expériences du monde en feignant de nous croire fallacieusement dans la compétence d'être et d'avoir, alors que nous sommes seulement sur le lieu performatif de nos devenir et de nos acquisitions. Cette attitude est celle de chaque individu agissant en raison de ce qu'il croit posséder ou être, qu'il possède ou qu'il ne possède pas réellement ce qu'il préjuge avoir, et qu'il soit ou ne soit pas ce qu'il suppose être, quand le résultat de son acte est en fait indépendant de sa croyance, puisqu'il est soumis depuis la transformation opérée à l'effectué.

Dans cet aspect des choses, la conduite sage, ce premier mobile de la philosophie, peut se concevoir comme le mouvoir dans les coordonnées d'un *determinum*, d'un *preferendum*, ainsi qu'un *referendum*, **continûment réactualisés** synergiquement aux traces de lumières reçues nous indiquant le travail accompli (respectivement les lumières exocosmiques, endocosmiques et mésocosmiques), c'est-à-dire les lumières reflétées en la conscience par le moyen d'une impression perceptive (en relation avec le *referendum* personnel), d'une impression conceptuelle (en relation avec le *preferendum* personnel) et d'une impression suggestive (en relation avec un *determinum* personnel); **chacune de ces impressions possédant une rémanence durant plus ou moins en conscience**. En sorte que c'est la lumière propriative d'une ouverture somatique donnant sur l'exocosme, coordonnée à la lumière qualificatrice d'une ouverture psychologique communiquant au mésocosme, ainsi qu'à celle spirituelle, de sorte valorielle depuis l'âme entrouvrant sur l'endocosme, qui font ensemble que nous ne sommes pas complètement aveugles aux événements infiniment plus contenant que l'information qu'on en a.

Qu'en est-il plus précisément, ou comment expliciter plus efficacement cette disposition? Pour se distinguer de la réaction, de l'action et de la proaction, l'actorialité se définit en sémiotique comme la conjonction de trois prédicats que l'on peut représenter par l'expression d'un:

{**vouloir** \cup **savoir** \cup **pouvoir**}

investie dans le {faire, être, avoir}. Bien évidemment, il s'agit d'un produit n'ayant une réalité qu'en référence à son agent. Nous pouvons postuler sa réalité ainsi que la prédication des devenir et acquisitions à la personne, sans doute jusqu'à épuisement des potentialités de réalisation assortissant de façon tangible les moyens performatifs des proactions spirituelles, des actions psychiques et des réactions physiques.

Depuis cette disposition, l'expérience performative d'un **vouloir** individué a indirectement un effet fonctionnel plus ou moins orthodoxe à la prédestination de l'Univers en cours de réalisation depuis des patterns et des archétypes. Il s'agira sans doute à terme d'en considérer l'investissement ainsi qu'une surréalité potentiellement postcocreative entre le primordialement ex-sisté au monde de façon subabsolue et le finalement réalisé du monde comme unité voulue d'être, d'avoir et de faire. Aussi son processus peut être cherché dans le complexe mixte qu'on nomme "âme". L'âme qui a dans le contexte du devenir humain pour matrice l'organisation somatique de substrat matériel et pour fécondation la divine présence spirituelle habitant notre endocosme. De même, un **savoir** individué est représentatif d'effets fonctionnels visant la représentation des états advenus du réel. À cette lumière spécifique du champ des qualités, ce sont les mentalités qui y sont sensibles, et c'est par elles que s'élaborent nos qualifications au monde. Enfin le **pouvoir**, en tant que moyen de réalisation des transformations métamorphiques du cosmos, transite par l'organisation somatique, substrat du personnage, depuis la personnalité et en vue de l'âme personnelle, promesse de survie.

Ce propos peut nous apparaître, dans son plus petit dénominateur commun d'une holistique du réel, procéder au devenir cosmique depuis des relations entre des événements propriatifs régis par les lois de la physique, des événements qualificatifs répondant aux lois psychiques, ainsi que des événements valoriels répondant aux lois spirituelles. Mais en référence à une complexité métamorphiquement ouverte, il nous faut encore prévoir la possibilité d'une indéfinité d'autres aspects contractuels pouvant échapper pour toujours à nos efforts de conscientialisation.

Je crois devoir insister sur l'aspect irréductible des domaines propriatif, qualitatif et valoriel, en tant qu'il s'agit d'aspects sous-jacents du spectre particulier de notre système attributif aux produits spécifiques des agents censés participer contractuellement de la réalisation de l'Univers. Insister également sur ce qui relie l'organisation coordonnant les divers aspects de l'individuation, et qu'on nomme chez l'humain la personnalité gouvernant toute hétérogène individualisatrice appelant des activités contractuellement mixtes. La personnalité peut être posée en tant qu'elle caractérise les expressions de soi en tant qu'être personnel investi d'un libre-arbitre déterminateur dans son actorialité personnalisée. De cela, le libre-arbitre restant incident, apparaît progressivement à chacun le propos du choix personnel qui soit vectoriellement le plus droit, ou le plus précisément orthodoxe aux mouvements conduisant en direction d'une finalisation de l'ensemble. Ce qui pose, chemin faisant, le critère de véracité des relations de soi aux autres comme conséquence des possibilités du parcours personnel.

Cette disposition portant un éclairage sur la nature en cours de complexification au travers le spectre de notre système attributif dont les fondamentales sont les valeurs, les significations et les propriétés, n'apparaît évidemment pas immédiatement réalisable. L'histoire de l'évolution des branches de l'humanité montre que les croyances totémiques sont déjà un

maillon du processus de cette formation, en ce que le totem est un outil mental de symboles rattachant la fonction de l'individu, ou du groupe d'individus, en sanctionnant des actes. Il s'agit comme d'un primo apprentissage du libre arbitre limitant le libre mouvement individuel par le biais de récompenses et punitions occultes et triviales. C'est en effet avec la notion de clans et de sousclans, d'associations et de superassociations, que l'individu construit sa raison sociologique d'être. Coutumes, cérémonies et commémorations, traditions religieuses, mœurs et tabous, sont autant de signes communicationnels d'intégration agissant aux niveaux subjectif et suggestif. Ces facteurs culturels inculquant l'induction de conduites individuelles auront à évoluer encore sans doute sous bien des formes d'adaptation avant que la personne humaine soit devenue mature pour participer du grand tout: l'Univers lui-même considéré non plus comme somme de parties organisées entre elles, mais ainsi que la plus grande individuation pour n'avoir plus d'extériorité. Comprendre et respecter cela, c'est déjà donner de l'avenir au futur.

Toute science étant concrète, chacune nomme, classe, catégorise et découvre des lois par lesquelles on peut comprendre autant qu'agir sur la nature. Ce n'est qu'à la suite du sens arrivant sur fond d'inventaire qu'il devient possible d'acquérir une symbolique répondant aux interrogations de la place des êtres dans l'Univers.

5.12 À la recherche de critères pouvant fonder la sagesse des actions humaines

Vu avec les œillères du physicalisme contemporain, on pourrait estimer qu'aborder le propos de la sagesse dans un essai pour promouvoir l'avenir d'une métascience manque de crédibilité, ou de sérieux. Le mélange des genres n'est jamais apprécié des spécialistes. C'est pourtant assez logique, car si la science se suffit du raisonnement, se surajoute encore un autre domaine qu'on ne saurait nier sans conséquence lors-

qu'on accède au domaine métascientifique visant des réalités complémentaires; ce sont les raisons de la raison. Mais abordons ce sujet d'un point de vue pragmatique inusité.

Souvenons-nous d'avoir traité plus avant l'actorialité humaine comme advenant de la conjonction de trois prédicats que l'on peut se représenter par l'expression d'un **{vouloir \cup savoir \cup pouvoir}** investissant tout {faire, être, avoir} personnalisé. Par principe, les fonctions de vouloir, de savoir et de pouvoir répondent, dans leur synergie, à la personnalisation de l'individu, depuis des organisations spécifiques que supposent les activités distinctes reposant sur des substrats particuliers. En considération de la restriction pragmatique particulière à ces trois aspects contractuels entre eux, considérons donc ce que voici. Nous pouvons dire que les activités susdites, en accompagnant des fonctions contractuelles à l'actorialité de la personne, s'accompagnent de travaux impliquant des métabolisations depuis des substrats propres et nécessitant des dépenses d'énergies conséquemment spécifiques. En référence à un principe général de trophologie, il apparaît dès lors justifiable d'accorder une "nutrition" qui soit également propre à chacun de ces métabolismes.

Que l'on ait pu poser le discours en soi, par exemple, de la science, des arts, ou des vertus théologales, semble une perversion intellectuelle. En ce sens, la validité d'un état quelconque de représentation du propos devient fictive en plus de spolieur la philosophie, dès lors qu'on fait abstraction des êtres —ces agents faisant depuis des singularités propriatives, qualificatives et vertuelles l'expérience de leur altérité. En fait, la disposition calque la démarche aux fins de la seule analyse du scientifique qui abstrait d'une continuité des transformations métamorphiques visant à réaliser, comme effet attendu, la nature de l'Univers, non seulement l'observateur, mais de plus son objet phénoménologique. Ainsi que le montra Nicolas Alexandrovitch BERDIAEV dans: *Cinq méditations sur l'existence* (1936), l'objet physique, autant

que la chose de l'être abstraite en philosophie, ne possèdent une nature en soi (ils sont également abaléitiques, puisqu'à ne pouvoir persister en dehors de moyens, et de façon telle que ce qui subsiste est contractuel d'effets comme agents transitoires à en être cause).

C'est une semblable pragmatique spéculative qui conduit à fonder sur une existence unicitaire complémentaiement sous-jacente le concept de l'univers des pluralisations quasi indéfinies d'être, d'avoir et de faire, et nous avons de cela à reconsidérer l'angle d'ouverture de notre appréhendemement du réel. Les discontinuités interagissant dans le continuum d'un contenu indéfiniment {fini-variatiif-relatif} de ce qui a, est et fait, ne peut avoir d'existence hors la complémentaire ensembliste représentée en tant que continuum distinct de la constitution unicitaire {absolu-invariatiif-infini}, propre à définir le concept d'existence unicitaire en continuité à n'être pas, à ne pas avoir et ne pas faire ceci ou cela de particulier.

Toute évocation de savoirs, volontés, et pouvoirs sans agent qualificatif représentant une fiction bien utile aux opérations mentales, usons en à ne pas entraîner d'incidence projective dans la pratique du sens ainsi abstrait. Et pour les raisons exposées supra, reconsidérons nos appréhendemements en tenant que nous, êtres de relations limitées, nous sommes donnés chacun à variation performative en dépendance de notre altérité, autant pour la substance que pour l'essence.

Il est possible d'inférer quelques évidences qui apparaissent de la nécessité de préséance des causes avec effets attendus, dans l'enchaînement des occasions particulières à ce qui arrive phénoménologiquement de cause à effet. Défini comme la capacité d'agir de l'être, le pouvoir est à restreindre, non pas la capacité de ce qu'il est possible de vouloir, mais la possibilité d'investissement du voulu dans la réalisation avec effet attendu, quand ce qu'on a possibilité effective de vouloir dépend de l'étendue du champ conscientiel. Autrement dit, du savoir-faire qui reste soumis au "savoir ce qui est fait"

dépend le choix dans la possibilité de vouloir, quand le voulu dépend dans sa conséquence du pouvoir qu'on a d'agir en vue d'un effet attendu.

Pour délimiter sa capacité d'agir depuis cette disposition, **le pouvoir est aux êtres ce que la puissance est aux choses.** C'est à établir le parallèle entre le pouvoir d'agir de l'être et la puissance comme aptitude de réagir des choses. Ce qui est à limiter la grandeur des réactions entre choses, et conséquemment la phénoménologie du contenu de l'actualisé trouve ainsi sa contrepartie avec ce qui limite le pouvoir d'agir des êtres, et conséquemment sa détermination dans l'événement phanicaire du nouveau réalisant performativement au monde le déjà potentialisé. Dans la pratique, donc, impossible de vouloir hors les limites consciencielles qui établissent le champ du connu, mais aussi, impossible de pouvoir dans une restriction aux occasions hors les limites de ce qu'il est possible de vouloir. Dit autrement, l'expérience du monde forme le savoir, tandis que c'est dans les limites de ce savoir qu'il est possible de vouloir, quand c'est dans les limites de ce que l'on veut qu'il est possible d'investir un pouvoir actoriel d'être au monde.

Du point de vue pragmatique que je tente de poursuivre ici, tout ceci est à justifier d'introduire en épistémologie les critères d'une sagesse des conduites de soi. Ils consistent à faire passer le concept trophique afférent aux différents besoins métaboliques (physiques, psychiques et spirituels), par l'application, très bien imagée, de l'adage mis par MOLIÈRE dans la bouche d'HARPAGON: «*il faut manger pour vivre et non vivre pour manger*». En sorte que transposant cet aphorisme dans le contexte des “métabolisations” physiques, psychiques et spirituelles sous-jacentes de notre actorialité personnalisée au monde nous puissions examiner les réponses qu'on donne, chacun, aux dépenses ordonnées aux plans du somatique, du mental et de l'esprit.

Définissons d'abord le cadre du propos. Dans son fondement, la soumission des actes à la progressive sagesse des choix de conduite sont en fait pour toutes les époques ainsi que toutes cultures des réponses adaptées ayant la capacité de relier des actions individuelles aux paradigmes collectifs sous-jacents des réalisations d'époque. Cette progression continue de la sagesse débouchant sur les déterminations de la personne comme acteur du monde interprétant son rôle dans les coordonnées traditionnelles du meilleur, du plus vraisemblable et de la plus grande beauté de l'acte, dépend ainsi des progressions individuelles effectuées dans l'expérience du libre-arbitre et des choix personnalisables de son expression, d'une façon reliée au principe trophique de métabolisation. C'est compte tenu de cette situation que nous trouverons avantageusement des réponses actorielles guidées par des critères de sagesse partant du questionnement que voici :

QU'AVONS-NOUS À **SAVOIR** POUR QUE NOS ACTIONS RÉPONDENT AUX CRITÈRES DU PLUS **VRAISEMBLABLE**? Indépendamment des potentialités théoriquement indéfinies des connaissances, l'acte d'apprendre se limite continûment aux raisons qualificatives de chacun: c'est en pratique l'investissement du savoir en savoir-faire. Il apparaît évident que les prémices scientifiques diffèrent, puisqu'on y instaure un savoir clôt sur lui-même en partant du questionnement: «que pouvons-nous savoir du monde». En effet, la dynamique du savoir en science a pour mobile la seule curiosité qu'on pose idéologiquement sans raison depuis l'expression d'une science en soi, c'est-à-dire sans la moindre fonction contractuelle. **D'où la glotonnerie intellectuelle avalant l'information, une sorte de bouffe tout.** Celui qui regarde l'existence d'une science en soi détachée du concept de dépense fonctionnelle dans le présupposé, peut bien apercevoir une omniscience virtuellement disponible au bout du parcours, mais les limitations individuelles autant que collectives ne permettront jamais d'en pouvoir disposer réellement.

QUE DEVONS-NOUS **VOULOIR** POUR QUE NOS ACTES RÉPONDENT AUX CRITÈRES DU **MEILLEUR**? C'est à viser le bien en tant que réponse à ce qui apparaît juste d'entreprendre en vue du résultat universellement le meilleur. Continuant de poser une fonction à l'organisation tangible générant implicitement ou explicitement ce questionnement chez chaque être humain, nous apercevons de nouveau que cette disposition n'est pas non plus identique à l'avidité conduisant l'exercice d'une démesure de la volonté de l'individu pour lui-même, ou des groupes d'individus pour eux-mêmes, et cela quel qu'en puisse être la grandeur associative. Autrement dit, une volonté détachée de sa destinalisation à faire librement participer son promoteur du devenir du monde ne représente que l'outrance des ambitions individuelles qu'on retrouve dans leurs extensions collectives au travers l'idéologie socio-humaniste. Transposant l'adage de MOLIÈRE, la différence entre vouloir afin de vivre le monde, et vivre pour vouloir le monde, distingue pour l'essentiel l'animation de soi dans une ouverture à notre altérité depuis des idéaux, de celle qu'on trouve alimentée par les idéologies repliant individus et collectivités sur eux-mêmes. C'est la phase actuelle visant la réalisation du seul niveau de vie au travers les techno-sciences, allant avec la doctrine du consumérisme, fierté de la civilisation contemporaine, se suffisant de concurrences pour n'avoir encore aucun besoin d'idéaux à mouvoir l'humanité. Le bornage fonctionnellement contractuel du vouloir c'est, avec les stoïciens, accepter sereinement ce qui nous échoit au quotidien d'imperfections mesurant l'écart au but; c'est, avec MARC AURÈLE, regarder ce qui advient de fâcheux et de chanceux ainsi qu'une expérience irremplaçable à tremper le caractère; c'est, avec SÉNÈQUE, s'ouvrir dans la liberté aux desseins d'un plan divin dont on ne pourra jamais estimer la portée, à le supposer infiniment complexe. Autrement dit, c'est concevoir que les raisons des événements du monde nous échappent ici et maintenant pour cause de l'incommensurabilité de ce qui diffère du destin pour soi seul, et consé-

quemment décider du bornage réaliste de ce qu'on est personnellement à souhaiter, jusqu'à mettre sa confiance en un Univers finalement amical. Ceci est dit dans le sens où l'actuelle visée idéologique d'une vie surprotégée, sécurisée à outrance et axée uniquement sur les satisfactions du niveau de vie soutenues par la surenchère des moyens dans le contexte concurrentiel, peut avoir pour conséquence un déficit en expérience et, donc, manquer de révéler le caractère et la maîtrise de soi épanouissant le devenir personnalisé.

QUEL PEUT ÊTRE NOTRE **POUVOIR** POUR QUE NOS ENTREPRISES RÉPONDENT AUX CRITÈRES DU PLUS **BEAU**? Ici encore apparaît significative une inépuisable recherche de puissance: la faim autocratique, tyrannique, despotique de ceux qui invoquent qu'on ne peut «faire d'omelette sans casser des œufs» pour justifier l'écrasement de celui, celle ou cela qui s'interpose étant plus faible à encombrer leur chemin. L'abus de pouvoir est en effet à dire l'exploitation de l'homme par l'homme, autant que l'exploitation de la nature par l'humanité. Chercher d'âme et de conscience la meilleure conduite de soi vue dans une participation d'autrui ainsi qu'un contrepoids des excès de pouvoir, c'est écrire, peindre et composer sa vie en répondant à un art de vivre. Assurément, cet art aura des maîtres jusque dans les méandres les plus reculés des futures réalisations. Élaborer les expressions de soi en harmonie aux événements du monde ainsi qu'on compose une musique, un poème, un tableau, pose la beauté comme la condition incontournable du pouvoir des acteurs du monde, aux côtés du bien et du vrai.

5.13 Vérité, véracité et authenticité dans l'actorialité de la personne

À l'encontre du critère de vérité, il nous faut pour comprendre le critère de véracité, en considérer le rapport à l'agent d'une activité qualifiée reposant sur l'**invention** des moyens qu'il retient pour obtenir des résultats séparés de ce qu'en attendent la collectivité. La véracité stigmatisant une différence intentionnelle montre bien que l'isolation de l'activité

qualifiée ne représente que son moyen d'acquisition et non une fin en soi. Prouver que la possibilité qualifiante n'appartient pas à son agent se démontre justement depuis le défaut de véracité, pour la raison que l'agent d'une activité qualifiée reçoit son vecteur des suggests d'esprit. Le degré de véracité auquel tient autant la communication d'un savoir-faire [être et avoir], que la communication d'un savoir-être-fait, semble dès lors soumis aux états de la droiture des intentions personnelles. Cette disposition connue est clairement montrée depuis les modalités aléthiques du carré sémiotique du prédicat d'être. Ceci, en raison de ce que le prédicat d'être, durant l'instance performative du monde, se trouve coordonné à la nature d'un **faire** régi par les mobiles d'une animation rendue par la catégorisation contractuelle de la disposition suivante:

		VÉRITÉ			
SECRET (discrétion)	Paraître être	Paraître ne pas être			
				MENSONGE	
Ne pas paraître n'étant pas		Ne pas paraître être			
FAUSSETÉ					

Le concept de droiture des intentions est peut-être la chose la plus aisément compréhensible, même si sa délimitation est en pratique “élastique” d'un individu à l'autre dans l'exercice personnalisant les enjeux de la comédie humaine. Par respect du libre choix de chacun vis-à-vis de l'intelligence du propos, il peut apparaître inutile d'en dire plus sur ce sujet.

Le critère d'authentification allant avec l'appréhension des **apparences manifestées** faisant les événements du monde, dépend quant à lui de concepts en rapport avec l'interprétation de notre expérience de la nature, mais dans une soumission, jamais neutre, de nos mobiles. Une remarque s'impose pour prévenir toute interprétation susceptible de servir d'autorité en édulcorant le contenu des termes dont on use ici. Déclarer que l'acte d'apprendre le monde relativise la dimension du savoir en rapport aux limites de la participation

personnelle, n'est pas à rendre compte ni justifier le principe du secret entre communautés et institutions concurrentes. À le dire, c'est encore une fois distinguer le savoir de l'information. Et cela d'une façon si évidente qu'il ne viendrait à l'idée de quiconque de cacher un secret militaire ou politique au regard d'un animal étranger à la sphère de participation qualificative dont on parle. Quant à l'influence du voulu sous-jacent de l'acte de savoir, c'est encore à distinguer deux niveaux apparentables dans le contenu sémantique du propos: l'inobservable n'implique pas plus la conclusion d'inexistence, que l'observable n'implique celle d'existence de l'observé. L'amalgame des genres n'est que dans le cerveau de qui choisit de croire que tout ce qui existe, existe pour cause de phénomènes physiques correspondant aux délimitations des perceptions particulières. S'assemblant pour fêter le rationalisme physicaliste, ceux-là qui prônent aujourd'hui une semblable croyance retiennent pourtant dans leur aréopage d'illustres scientifiques qui, comme NEWTON, justement, distinguèrent la lumière phénoménale, visible par les yeux du corps, de la lumière nouménale également tenue pour tangible en atteignant la conscience mentale depuis les yeux de l'esprit, bien qu'elle reste à jamais invisible aux yeux du corps.⁶

Pour conclure sur le propos de la sagesse des expressions personnelles mesurées en savoir, vouloir et pouvoir dans les coordonnées du vrai, du beau et du bien, le concept d'un *referendum* isolé de sa fonction, c'est-à-dire l'abstraction aux fins de soi d'un **savoir** individué, peut conduire à des aberrations conceptuelles; comme peut devenir sans raison la formation d'un *preferendum* du tout pour soi, en tant que **vouloir** qui serait par absurdité isolable du contexte fonctionnel

6. De même que pour les œuvres de PASCAL et LEIBNIZ, rejeter les aspects métaphysiques des recherches de NEWTON au motif qu'ils déstabilisent la doctrine scientifique de la physique du monde, c'est ne comprendre qu'à moitié de ce qu'ils étaient à dire.

des relations personnelles ayant pour raison l'Univers même; ainsi qu'inapte et illusoire la formation d'un *determinum* égo-centré, comme dépense inconsidérée pour le **pouvoir** de soi au détriment de la réalité d'autres que soi. Des réalités personnelles ne peuvent certainement advenir que de la coordination d'un savoir, d'un vouloir et d'un pouvoir investis en un relationnel synergique des participations de soi contractuelles aux autres en vue d'une finalité reliant les innombrables acteurs du monde aux réalités qui les transcendent. En sorte que l'accompagnement qualifié d'effectuation entre un état originel de non-être et le statut finalitaire d'être dépendant de savoirs, de vouloirs et de pouvoirs réalisateurs, le tissage des acquisitions dans les coordonnées du vrai, du beau et du bien suffit à rendre compte d'une fonction personnalisée dans le libre arbitre de la personne au monde des personnes.

5.14 L'instance performantielle et la faculté que chacun a de parcourir le chemin menant à sa finalité d'être

D'une façon supportée par l'imagination d'évoquer la manière de considérer ces choses, nous pouvons regarder les événements de l'instance performative du monde —choses et êtres—, dans le même rapport que les semences sont à la terre d'un jardin. Autrement dit, par analogie d'une considération des semences végétales à leur milieu nutritif, si les métamorphoses de l'être en devenir contiennent les potentialités de sa finalité, ce sont les événements vécus qui lui apportent des éléments nutritifs spécifiques des devenants.

Mais il y a plus encore à dire depuis cette analogie. Car si les transformations métamorphiques des corps, des mentalités et des esprits sont bien assurées dans les milieux respectifs de ces substances spécifiques du monde, leurs progressions ne sont pas livrées au hasard des circonstances. On conçoit par là que la présence existentielle au noyau du devenant “cultive” la personnalisation particulière d'un être personnalisé. Fructifient par ce moyen des propriétés, des qualifications et des vertus indispensables à la synergie des fonctions

entre parties constitutives différemment substratées de chaque unité individuée donnant de l'être au devenant dans une étroite dépendance des occasions reposant continûment sur l'état du réalisé pour l'émergence du nouveau.

La fonction du beau, du bien et du vrai est donc à conduire la personnalisation du savoir, du vouloir et du pouvoir au travers les progressions de la sophia. Cette articulation à la sagesse peut être même aperçue dans ses prémices chez un Camille FLAMMARION écrivant, à la fin du chapitre 1^{er} de *l'Astronomie populaire*, 1879: «Lorsque les hommes sauront ce que c'est que la Terre, et connaîtront la modeste situation de leur planète dans l'infini; lorsqu'ils apprécieront mieux la grandeur et la beauté de la nature; ils ne seront plus aussi fous, aussi matériels d'une part, aussi crédules d'autre part; mais ils vivront en paix dans l'étude féconde du Vrai, dans la contemplation du Beau, dans la pratique du Bien, dans le développement progressif de la raison, dans le noble exercice des facultés supérieures de l'intelligence...».

Pour toutes ces considérations que je ne saurais développer ici, il me semble qu'on peut faire tenir au divin l'invariance centrale de la personnalité dans la coordination personnalisée et essentiellement variable, d'espèce limitée, relative et se prêtant à progression dans l'être en devenir, donc conséquemment particulière, du:

{VOULOIR \cup SAVOIR \cup POUVOIR}

Ce qui signifie que pour conduire des moyens appliqués aux réalisations propriatives, l'agent d'une activité qualifiée dans le libre arbitre interpréteur de sa réalisation obéit à des valeurs entendues (qu'il n'établit pas lui-même sur le site du travail de la raison, mais que, les apercevant, il a toute liberté d'agréer). En sorte que le statut d'authenticité d'un *determinum* personnel tient à la véracité des déterminants qualificatifs mentaux, de manière conjointe à la vérité du *preferendum* formé des déterminations intérieures puisant dans le champ

des valeurs aperçues en esprit. Les déterminations du vouloir, par conséquent, antécèdent les opérations mentales structurant nos modalités qualificatrices, comme ces dernières précèdent les propriétés de nos réalisations. Mais cette disposition est pour cause d'invariance de la semence divine au noyau de l'être en devenir. C'est en ce qu'elle reste source et centre de la personnalité de chacun imprimant son originalité en réponse aux événements du monde, que sont possibles ces mouvements relatifs.

L'argument logique soutenant la formation d'un *referendum* quelconque ne peut que succéder aux choix des préalables vectoriels depuis les formants d'un *preferendum* particulier. Par définition, l'agent d'un savoir assure le rôle de l'actant réalisant dans son moyen le plus court chemin entre des déterminants et la réalisation du déterminé. **Cela en tant qu'il est l'actant par lequel un effet efficace non nul est réputé réduire le nombre de transformations intermédiaires investissant le résultat attendu, par rapport à ce que serait son étendue dans le temps depuis le seul moyen des réactions enchaînées au hasard des occurrences.** Il s'agit conséquemment de distinguer du simplement causé sans effet attendu la faculté modale de pouvoir-faire (être et avoir) par le moyen d'un savoir-faire. Car **le concept de qualification obéit impérativement au principe de moindre action**, dans le sens que lui donna EULER lorsqu'il visait un effet résultant, entre un minimum et un maximum des dépenses, jusqu'à l'accomplissement.

L'ensemble **individué** de $\{\text{VOULOIR} \cup \text{SAVOIR} \cup \text{POUVOIR}\}$ agissant dans un milieu à entropie finie (c'est-à-dire une entropie ni nulle et ni infinie), est réputé répondre aux prédicats performatifs. Dans son parcours métamorphique, une réalisation quelconque apparaît de cela entre un état "A", de moindre organisation, à t_1 et un état "B", plus organisé, actualisé à t_2 . Suivant un concept généralisé d'activologie, l'intervalle entre "A" et "B" représente une instance se

reconnaissant à des tensions réalisatrices. Ces tensions se départageant en forces, selon des propriétés physiques, soumises à des efforts qualificatifs qui répondent à des luttes vectorialisatrices pour dépasser l'état déjà réalisé en vue d'un effet attendu. Médian dans ce rapport, l'agent qualificatif a faculté d'envisager un éventail d'alternatives parmi des possibilités, et de choisir librement⁷ celle qui lui apparaît la meilleure afin de conduire le cours des événements gérant les transformations métamorphiques soumises à détermination. En sorte que ce qui advient du transformé après qu'une suite d'actions qualifiantes ait été opérée apparaît comme le nouvel état surdéterminant le cours des choses abandonnées aux réactions environnementales.

Notons que sans cette disposition, aucune performance, c'est-à-dire aucune acquisition de compétence, n'apparaît envisageable. Mais, de plus, nous y trouvons l'expression de ce que tel savoir en particulier est investi dans un pouvoir réalisateur depuis le *dictamen* d'un vouloir-faire être qui lui est sous-jacent. Ce vouloir est autre que le libre choix des moyens qualificateurs, puisqu'il concerne l'aspect archétypal de modélisation surdéterminant les modes particuliers des réalisations elles-mêmes. Le travail intermédiaire, celui du sujet d'un certain savoir qualifiant dans l'apprentissage d'un processus d'auto-implication performative visant l'efficacité des transformations métamorphiques de l'Univers, relie alors la révélation spirituellement endocosmique des valeurs attribuables aux réalisations propriatives attendues dans l'exocosme.

C'est en tout cas la disposition qui fut reconnue en sémiotique. Dans cette discipline, le signifié de **faire-être** ou de **faire-avoir** est soumis à la conjonction d'un énoncé actal et

7. "Choisir librement" ne représente pas une redondance de signifiés, dans la mesure où ce choix, lorsqu'il est déterminé par programme comme en informatique, n'est pas libre.

d'un énoncé d'état à même de rendre compte de l'investissement d'une détermination depuis son projet. On y décrit de cela le parcours actantiel en trois phases. En première, les déterminations valorielles restent dans l'attente de ce qui doit susciter un effet attendu depuis son investissement au travers le passage par des moyens: c'est la seconde phase déterminant le choix modal des moyens qualificateurs de réalisation. Enfin l'instance propriative de la réalisation proprement dite.

Lorsque cette disposition remplacera le dogme matérialiste conduisant la logique contemporaine d'une nature livrée à elle-même sans raison et sans effet attendu, un grand saut en avant adviendra pour, notamment, traiter des sciences de la vie. En effet, les disciplines scientifiques tentent de concevoir des domaines étrangers les uns des autres et spécifiques des seuls événements physiques, ce qui fait qu'elles restent dans l'impossibilité d'imaginer des réalités contractuelles (physiques, psychiques, spirituelles) coordonnant des forces propriatives à des efforts qualificateurs et des luttes valorielles.

Pour illustrer cette considération, prenons pour objet le cerveau. Il y a dans le fonctionnement du cerveau des événements strictement physico-chimiques qui invitent l'observateur à décrire le mécanisme neurologique sur un plan matériel. Mais il y a également des événements exclusivement psychiques reliés aux premiers par des activités vitales strictement biologiques servant d'intermédiaire, ainsi que d'autres passant par l'animique et à l'égard desquels des raisonnements différents de ceux dont on use en physique ou en psychique sont requis pour saisir ce que représente l'esprit. En effet, ce qui discrimine ces domaines apparaît relatif à des **types d'effets actantiels**, de sorte qu'en physique on ne prendra en compte que les propriétés dans les événements observés, alors qu'en psychologie, on ne considérera, même depuis un protocole matérialisé d'expérience, que des effets qualitatifs en des implications qualificatrices; tandis qu'en biologie, et plus particulièrement en biologie moléculaire —

domaines qui se situent à mi-chemin entre la physique et la psychologie—, on parle de propriétés reliées à des effets qualifiants, si ce n'est pas l'évocation implicite d'une réalité mixte nouvelle en tant que partition physiologique formée de l'union entre effets propriatifs et effets qualificatifs. Une démarche semblable est pragmatiquement applicable en ce qui concerne l'âme comme réalité mixte entre les domaines du psychique et du spirituel.

Il est aisé de trouver les traces en diverses cultures des considérations qui précèdent. Pour le montrer succinctement, limitons notre exemple à l'ésotérisme chrétien. Le Paradis se rattache au cosmos matériel ainsi que la source et la fin des choses désirables, quand l'Esprit Infini est source et indéfinie fin de toute signification conduisant l'activité qualifiée, tandis que la personnalité du Fils Éternel est donnée comme sur-abondante source et fin des réalisations coordonnées du beau, du bien, et du vrai, dès lors que le Père de l'Univers, au travers le libre-arbitre personnel, représente l'immanente présence au centre des êtres, ainsi que le centre de gravité de toute réalisation post-finalisable hors substrats tenant à des moyens.

Les propriétés des choses, les qualités du signifié (en tant que potentialités qualificatives) et la détermination valorielle des idéaux (les idéaux représentatifs des potentialités vertuelles) constituent, d'une manière non limitative, le présent champ conscientiel auquel il est donné à l'humanité de participer dynamiquement. Mais c'est de telle façon que la synthèse surconscientielle de ces trois domaines contractuels entre eux nous apparaît propre à la faculté de personnalité. D'où la définition complémentaire des domaines du physique, du psychique et du spirituel, avec le personnalisable. Le domaine du personnalisé se connaît depuis l'expression du libre-arbitre déterminatif, comme “centre” immuable se tenant à égale distance des variations métamorphiques reliant les agrégats propriatifs à la coordination qualificative et l'unifi-

cation vertuelle. En dernière analyse, la personne a, de cela, pour prédicats, les caractères de loyauté, de confiance, de foi, opérant depuis l'expérience personnalisée servant des desseins qui sont préexistants et superpersonnels à l'instance performative de la réalisation cosmique. Dans ce domaine d'expérience de l'existence s'affirme **la conscience personnalisée** qui traditionnellement accompagne une présence du divin au noyau de l'être en devenir, en tant que la personnalité passe par l'ordre spirituel pour sa génération, complémentai-
rement à l'individualité passant par le moyen matériel de génération.

On est en droit de considérer en fin de compte une telle disposition dans la raison philosophique. En ce sens que la connaissance du bien, du vrai et du beau n'est pas objet de l'acte philosophique —comme connaissances, ces matières appartiennent à l'éthique, la logique et l'esthétique—, c'est seulement l'usage qu'on en fait dans les conduites humaines soumises au libre-arbitre personnel qui concerne l'acte philosophique (*Cf. György BARTOK, l'Essence de la philosophie, 1924*).

Pour des raisons qui sont inopportunes d'aborder ici, nous présupposons dès lors que la sophia, objet de la philosophie, s'articule comme moyen de relier l'actorialité de la personne à l'immanente présence centrale qui, elle, pour ne pas dépendre de la présente instance performative du monde, tiendra sa raison d'être seulement en une instance post-finalitaire; donc après achèvement du processus allant avec l'instance performantienne de réalisation de l'Univers. En ce sens, un éclairage à son propos apparaît saisissable au niveau de la pensée mentale dans une référence au Plérôme réputé parachever ultérieurement le monde des personnes. Pour n'avoir pas de fonction durant l'instance performative, cette présence divine n'en a pas moins un effet: celui d'être le centre de gravité du progressivement formé de façon immuable dans les continums contractuels entre eux des domaines du physique, du

psychique, et du spirituel. Il y a de bonnes raisons de croire que l'acquisition d'une expérience actorielle personnalisée reliant les activités de vouloir, de savoir et de pouvoir reste liminaire de l'organisation individuée du [connaissant, voulant et pouvant] en vue d'une hyperfonction post-cosmique statuant l'épuisement des potentialités dans l'apprentissage du plus beau, du plus véritable, et du meilleur.

C'est à faire qu'on ne peut connaître de l'Univers finalitaire que ce auquel nous participons depuis l'expérience qui nous échoit. Pour corollaire, nous pouvons apercevoir que si, en tant qu'individuations strictes, nous avons la possibilité de participer de l'ensemble de la nature, nous ne sonderons jamais entièrement la réalité cosmique: l'Univers sera toujours indéfiniment plus que ce que nous pourrions en apprendre, **dès lors que la raison du savoir est d'assurer une fonction dont la dépense est proportionnelle à des besoins.** De même, par l'esprit peut nous apparaître cette lumière spirituelle portée sur la valeur des événements, mais sans que nous apparaisse aussi l'entière des intentions incluses dans l'avènement de l'Univers, c'est-à-dire ce propos là transposé dans son aspect unicitaire. Cependant qu'étant doués de personnalité, nous avons la faculté, dans une communauté d'esprit, de **communier** avec d'autres personnes. Or dans le sens où il apparaît que le principe de communion interindividuelle surdétermine dans le tout même la communication aboutie entre la totalité des individus, elle constitue une fenêtre susceptible de porter un éclairage sur la nature unicitaire du Tout. Comme la communication éclaire la conscience mentale sur l'état de pluralisation d'être, d'avoir et de faire, la communion représente en quelque sorte à l'encontre l'éclairage surconscientiel qui, de strate en strate, montre chaque fois un peu mieux la nature suprapersonnelle du Suprême sous-jacente à l'Être de l'Univers même.

Constatons que le monde se réalise sur une échelle de temps sans commune mesure avec les temporalisations spécifiques des réalisations humaines. Il importe cependant de ne pas exclure la nature humaine comme réalité faisant partie intégrante de celle de l'Univers. Cela dit après que le regard réductionniste contemporain ait été à l'en exclure depuis des dispositions doctrinales isolant scientifiquement l'observateur du monde et politiquement son exploitation à des fins humaines (consommérisme).

Avec le rapport de la **croissance** au **savoir**, nous évoquons les aspects descriptif et explicatif nourrissant une connaissance à propos des événements performatifs du monde. Une connaissance qui est à la base de nos propres participations qualificatives du monde. Il ne fait aucun doute que la **foi** dans ce qui nous transcende et la **confiance** qu'on accorde à ce qui nous est semblable relèvent également d'une autre dimension, celle de la participation actorielle de la personne, en ce qu'elle surdétermine l'activité environnementale de l'individu auquel est donné de passivement croire et savoir. La personne humaine est en cela noble de son courage à surmonter résignations et fatalisme du sort, autant qu'à dépasser les perfidies, déloyautés, comme tout machiavélisme. Il est évident que ce dépassement consiste en des orientations déterminatrices ne prenant sens que dans un appréhendemement finalitaire des événements spatio-temporels de réalisation, c'est-à-dire hors cette instance.

L'assurance de crédibilité accordée à ceux dont on partage la nature défectible relève d'une confiance **accordée**, en tant que ce crédit est en fait l'image d'une créance de soi-même (il ne peut s'agir en effet céans que d'un relationnel transitif, ou symétrique). Je m'en explique. Apparaît crédible ce qui confronte la potentialité d'être d'une personne, aux imperfections de sa manifestation. Ici, le crédule peut n'apparaître sot que pour l'avare de crédits, quand cet incrédule-là, l'avare des

crédits accordés à ses semblables, mesure les événements du monde épiscopés à lui-même. Accorder son crédit aux possibilités d'autrui reste une disposition d'esprit impartiale dans l'examen des mouvements relatifs au sein d'un milieu en lequel règne encore un certain degré d'entropie, tant au plan physique, que psychique et spirituel. En sorte que répondre à cette disposition coïncide à accorder sa confiance aux acteurs du monde qui sont encore entre eux en contradiction dans les choix de vie interprétatifs des coordonnées du bien, du beau et du vrai de la pièce qui se joue sur les chapiteaux de l'Univers.

La foi en une existence transcendante, relativement aux croyances en la possibilité quasi indéfinie en devenir et en acquisition, vise depuis une position *in situ* dans ce qui devient l'interface superattributive entre le continuum absolu et unicitaire d'existence et le contenu complémentairement opposé en interface à l'infinité privée de toute attribution. Dans cette disposition, il me semble, quant à moi, pouvoir distinguer la foi des croyances en ceci: on pose la foi en l'Un⁸ comme on accorde sa confiance aux acteurs de la finalisation de l'entreprise cosmique. C'est de cela que, généralisant, un credo représente l'ensemble des créances qu'on accorde *a priori*, tant au divin auteur du monde, qu'à ses acteurs. Par incidence, le credo fonde la conduite personnelle et, au travers son extension sociale, la politique des choix collectifs; en un mot, nos engagements et nos déterminations comme

8. Unité prise comme représentative de l'intussusception du divin auteur du monde. Autrement dit ce qui marque le fait d'au moins deux existences, en un même existat, et non confondables pour cause d'exister indépendamment en soi depuis leur aséité. Disposition posant une deïsis commune, en tant que l'interpénétration d'un site spatio-temporel relevant de deux individuations abaléitiques par ailleurs discriminables depuis des manifestations et des substrats différents allant avec le principe complémentaire d'impenétrabilité du concept d'antitypie dû à LEIBNIZ et qui considère l'impossibilité pour deux individuations semblables d'occuper le même lieu au même moment.

acteurs personnalisés sur les planches du grand chapiteau de l'Univers.

Comment ne pas apercevoir que notre dimension déterminatrice en devenir est suspendue au credo personnel dans une analogie au savoir-faire tenant à l'ampleur de ce qu'on sait être fait et cela qu'on croit possible de faire? Si le croyant, que sa conviction soit matérialiste ou spiritualiste, peut être tenaillé par le doute à propos du monde, c'est que, s'engageant dans le champ des possibles en des déterminations personnelles, il est comme le grimpeur entreprenant l'ascension d'un sommet, sans connaître par avance les conséquences de son entreprise. Or, foi et confiances accordées présentent certes aussi des risques en tant que disposition personnelle sujette à conséquence. Mais se trouvant déterminées par aucune raison qui soit extérieure à soi, ni aucune preuve d'expérience, le doute n'en peut être qu'étranger, et, conséquemment, foi et confiance ne sauraient s'accorder un peu ou beaucoup. Ce sont choses sans dimension assorties au visé dans l'absolu, l'infini et l'immanent. Cependant que, comme le grimpeur en équipe sur la paroi, chacun peut douter des conséquences de son entreprise et y renoncer à tout moment, comme chacun peut à tout moment épuiser sa confiance aux autres et sa foi en Dieu, et n'en pas moins continuer de vivre. Il ne semble donc y avoir détermination pérenne de la confiance et de la foi qu'au terme du parcours des déterminations personnalisatrices sur la scène du monde. On peut même être athée et atteindre par une disposition humaniste ce passage à la maturité personnelle qui consiste à vivre étant soi-même en raison d'autres. Ceci pour dire que la libre détermination dans la gratuité d'être en aimant son altérité n'apparaît pas spirituelle en tant que spécificité de la foi, ou de la confiance accordée si, par analogie, l'amour maternel ne représente en aucune manière une spécificité humaine puisque, par conditionnement, beaucoup d'animaux l'éprouvent de même jusqu'au sacrifice de leur vie.

Toutes ces considérations fondent la philosophie première à nouveaux frais depuis l'appropriation de la sagesse des choix personnalisés dans l'expression créative allant avec l'art de vivre en acteur du monde en ce que :

{PRIVATE}Savoirs et croyances sont des **rappports à l'expérience**, quand foi et confiances représentent les rapports qu'on a aux **témoignages d'existence**. Ce qui pose l'altérité existentielle à la notre propre, en toute autonomie des manifestations d'être et d'avoir de notre actorialité médiane entre ce qui existe à l'endocosme et ce qui est expérimenté à l'exocosme.

Là semble bien se situer notre compréhension des différences entre credo et croyances. En référence aux déterminations des mouvements de soi dans un environnement se prêtant à progression, cela nous permet de discerner que l'essentiel ne tient pas dans l'état d'un savoir-faire, pas dans la grandeur de ce savoir ou sa petitesse, pas même dans la nature de son contenu ou la complexion de sa substance, mais dans les choix qui nous déterminent à participer depuis ces moyens limités. Cela pour la raison que, quelles qu'en puissent être la grandeur et la nature, **savoirs et croyances ne contiennent pas en eux-mêmes leur usage, si le vecteur qui en détermine le degré d'adéquation dépend d'un mobile, donc reste relatif à un but attendu et non pas auxdits moyens.**

Il est essentiel de comprendre qu'un savoir issu de l'expérience tenant à l'effectué comporte inévitablement la suite de croyances tenant aux possibilités d'effectuation, et que les deux possèdent bien des possibilités de mouvements qualificateurs, mais n'ont en eux-mêmes ni valeur, ni vertu puisque, comme moyens, les représentations en découlant peuvent être indifféremment cause de progrès, ou cause de régression, selon le bon ou mauvais usage qu'on en peut faire, c'est-à-dire selon le vecteur vrai ou faux que peuvent indifféremment communiquer les agents de tels savoirs et telles croyances, relativement aux finalités de l'Univers en cours de réalisation.

De telles considérations apparaissent d'une extrême importance, même si elles sont occultées du prêt-à-porter mental contemporain. Par exemple, elles rendent compte de ce que les chances de détermination personnelle en un devenir en vue d'être sont égales pour chacun auquel est donné la faculté de libre-arbitre. En effet, si l'on distingue le libre-arbitre appliqué à la capacité de choisir ses propres déterminations d'être à son altérité, du vouloir qu'on applique aux délimitations d'avoir au monde, la liberté de devenir depuis de libres choix actoriels, décidés depuis une procédure en son âme et conscience, **c'est-à-dire en toute indépendance des informations sur le monde**, ne saurait se trouver en quoi que ce soit aliénée par le vécu des événements soumis aux aléas d'une entropie non nulle entre les acteurs du monde. C'est en cela que la liberté de devenir est indépendante d'un nantissement limité et inégalement distribué en moyens d'acquisition en savoir et en croyance pour chacun. Autrement dit, le savoir le plus étendu ainsi que la meilleure des croyances n'apparaissent pas déterminants quant au devenir, dès lors qu'ils n'ont aucune capacité de communiquer le vecteur des mouvements de la participation de soi. On discrimine ici le pouvoir d'être qui est cause du vecteur du mouvement qualificateur, de son facteur de puissance tenant au possédé et responsable de la seule amplitude motrice ou de la diminution de temporalisation impartie à l'obtention d'un résultat.

Quelques approfondissements de ce sujet ne sont pas inutiles devant l'importance des incidences sur la responsabilité de la personne douée de libre-arbitre. Considérons de manière autonome une organisation produisant du savoir en vue d'un savoir-faire, et imaginons que l'activité qualificatrice ainsi produite le soit à se trouver séparée d'une fonction au tout. Une telle organisation peut alors être considérée pertinente vis-à-vis des résultats obtenus localement, même à s'éloigner des projets primordiaux visant ainsi qu'un tout la finalisation de l'Univers. Son activité, bien que séparée et antagoniste à l'épuisement du potentialisé durant l'instance performative de

réalisation, n'en subsiste pas moins comme partie dudit Univers.

C'est dans ce sens qu'il est significatif d'apercevoir qu'une personne faisant l'apprentissage de sa faculté de personnalité peut se tromper vis-à-vis de son superstrat, alors même qu'elle remplit adéquatement son rôle d'individu au sein des configurations métamorphiques parcellaires du localisé. À l'obtention des déterminations intérieures, on conçoit que la foi au transcendant et la confiance accordée aux semblables, seules suffisent. Pour peu que cette disposition soit vivante, cette foi et cette confiance conduisent continûment aux dépassements des états réactualisés d'un devenir en direction du statut finalitaire d'être, en tant qu'elles sont sous-jacentes aux déterminations intérieures induisant la clairvoyance d'idéaux investis en des expressions personnalisées belles, vraies et bonnes depuis des moyens de réalisation limités. Aussi, il semble que la personne n'est dans son principe pas quantifiable. Son expression personnelle a des effets localisés. Effets qui arrivent comme moyens participatifs, en toute indépendance des vecteurs de soi gouvernés par des déterminations personnelles.⁹

La confiance qu'untel accorde à ses semblables n'implique pas sa participation personnelle aux mouvements d'ensemble, **pour autant que certains de ces mouvements sont encore contradictoires entre eux**. La foi au divin, à l'encontre, ne semble pouvoir être sans l'unicité d'un investissement actif de la personne. Investissement qui, s'il passe par d'innombrables déterminations avortées, n'en conduit pas moins en direction d'un terme contractuel tenant à la raison des expériences particulières et personnelles. Il est possible d'apercevoir la fonction cosmique de ces projections vitales que sont foi et confiance, en ce qu'elles nous portent du passé vers le futur.

9. Il faut ici discriminer en considérant la personne dont le personnage est la face et la personnalité le moteur.

Cela dit, la **foi** comme point d'appui et centre inamovible de nos **croiances**, reliée aux **savoirs** qui sont en quelque sorte les nutriments métaboliques des dépenses qualificatives en efforts réalisateurs allant avec des **confiances** accordées présidant à la vie en esprit susceptible d'harmoniser l'encore dispersé, ont des sens particuliers qui, assemblés jusqu'à la synthèse des sémanticités, peuvent encore générer d'autres significations.

Mais n'anticipons pas inutilement. Dans l'immédiat, demandons-nous si ce n'est pas pour ignorer les rapports qui précèdent que certains "s'installent" dans l'habitude en référence à l'établi et la tradition en contrevenant aux forces vives des luttes pour dépasser les états du devenu dans le sens du progrès? Ceux-là manquent de faire confiance et d'avoir foi, précisément à cause de vues par trop étroites dans les coordonnées du temporel, ne trouvant à s'investir qu'en des espaces étriqués de relations locales non reliées à l'émergence du nouveau tenant à des occasions pour se réaliser. C'est ainsi qu'on peut s'arrêter dans les pas d'un gourou pour ce qui est de croire, d'un mandarin pour ce qui est de savoir, se retrouver satellisé autour d'un parti politique, ou devenir l'instrument téléguidé servant les visées hégémoniques d'une église. Ce dénouement est d'une autre nature que la confiance participative depuis des moyens tenant aux efforts personnels dirigés dans l'autonomie de soi. En vertu de ce que de tels vecteurs de soi peuvent, par erreur, se trouver induits depuis des causes extérieures et en toute indépendance de dispositions intérieures, on aboutit aux formations d'une pseudo foi, des savoirs fictifs et des croyances factices. Déléguant par là aux événements leur souveraineté sur la destinée humaine, la personne renonce à sa faculté de détermination dans le libre-arbitre. Les décisions prises depuis des relations aux apparences manifestées ne conduisent, en fait, qu'à d'illusoires déterminations privées des vertus de faire être. Mais cet abandon des prérogatives de personnalité n'advient qu'avec le consentement de la personne à qui de telles inclinations

conviennent. En définitive, qui choisit de se laisser dominer par les événements du monde, ou bien manipuler par des tiers, **ne fait que s'auto-abuser.**

Ce qui conforte cette position est que les obstinations de pareils comportements d'abandon coïncident à la possibilité de se trouver ébranlé, non depuis les critères véridictifs du choix des déterminants personnels, mais comme résultante des forces arrivant entre les implications de soi et les contraintes environnementales; comme si nous nous trouvions réellement confrontés à des violences extérieures supérieures aux capacités en libres déterminations intérieures de soi. Alors que, dans la disposition opposée fondée sur de vrais investissements vertuels résultant du travail des luttes intérieures: **aucun événement de notre confrontation extraceptive ne se trouve en mesure de dévier le cours des déterminations de soi.**

En résumé: le doute, la suspicion, la défiance, de même que la crédulité à propos des certitudes qu'on appose sur ce qui a capacité de changer, autant que le manque de confiance qu'on accorde aux acteurs du monde, et, enfin, le défaut de foi, n'ont-ils pour effet que de nous disqualifier en ce qui est de participer, de façon responsable et créative, des finalisations du monde.

Si l'on définit succinctement le principe d'évolution comme la diminution d'entropie au sein d'un milieu en lequel des actants s'agitent depuis des actions et des réactions contradictoires aux interfaces des systèmes tant matériels, que mentaux, ou spirituels, alors l'évolution ne concerne que le principe de transformation. Mais la mesure du progrès, bien que s'instaurant entre progression et régression tout comme l'évolution tient la sienne en opposition à l'involution, ne concerne pas le principe de transformation. Il s'agit du principe génératif reposant sur la réalisation du potentialisé et surajoutant au processus de transformation. On comprend qu'en se contentant de jouir d'un état d'acquisition dans un

esprit conservateur renonçant au progrès, la personne abandonne à sa faculté personnelle d'être en déléguant par là aux événements la fonction directrice de son devenir.

Encore une fois, dans la conviction arrêtée d'un usage vrai du libre-arbitre depuis les délibérations prises en son âme et en conscience, rien des témoignages extraceptifs manifestant des événements ne contient les termes du jugement valoriel. Exactement comme l'ensemble des pièces à conviction étayant des présomptions dans le jugement des conduites socialement répréhensibles, reste inconfondable avec les lois légiférées sur le lieu des libres déterminations consensuellement représentatives des valeurs d'une époque et qu'appliquent les tribunaux. Pour l'essentiel, **l'enjeu du libre-arbitre actoriel de la personne repose sur ce que, par analogie, on ne substitue pas la cause jugeante (prédicats valoriels) aux effets arrivant par suite du donné à juger (le résultat propriatif); le donné à juger ne détermine pas le produit valoriel, mais concerne les preuves de pertinence et de corroboration valorielle que celui qui juge applique à ce qu'il juge.**

Pour sa réalisation, il en est dans un milieu spirituel soumis à des luttes antagonistes, comme dans un milieu matériel soumis, pour établir un état d'équilibre, à des forces résultantes. L'ensemble de vouloirs monadiques indépendants les uns des autres depuis de libres mouvements égocentrés, peut nous apparaître comme passant par des états entropiquement variables. L'instance qui diminue l'entropie d'un tel milieu dépend de la progression des déterminations personnelles, puis de leurs synergies à ce qui constitue des différences de soi aux autres. Aussi, le crédit qu'on accorde à nos semblables dans la mêlée des disparités vectorielles entraînant frictions, affrontements, et chocs des volontés individuées durant le cours des évolutions qui consistent à venir pluralement à la compétence d'être, facilite-t-il la reconnaissance de la valeur intrinsèque des expériences qui adviennent en contrepartie de

la nôtre. En cela, l'apprentissage d'une citoyenneté, progressivement plus universelle, passe dans ce but par la confrontation personnelle d'environnements sociaux diversifiés de plus en plus complexes; même si ce vécu est sensément de plus l'apprentissage de fonctions cosmiques d'intégration ultérieure qui subsument nos présentes dimensions sociales d'organisation.

La perception de notre environnement exocosmique consiste à répondre par COMMENT sur le propos du constat portant sur QUOI. De même l'aperception d'un domaine métaphysique porte sur POURQUOI comme spécificité endocosmique de ce qui répond par QUI. On discrimine ainsi choses et êtres depuis ce qui "est" en répondant au principe d'existence, par rapport à ce qui "a" en répondant au principe de transformation. Il y a d'abord extraception, puis introception. Ne dit-on pas que le processus de nos interrogations métaphysiques commence avec la prise de conscience introceptive d'autrui? Dans les étapes de la maturation d'une psyché humaine, le questionnement portant sur QUI fait ainsi suite à celui considérant QUOI du constat physique.

C'est dans cette disposition que le regard intérieur suscitant notre confiance vis-à-vis des différences d'autrui vécues par rapport à soi apparaît bien contribuer à diminuer localement le degré d'entropie d'un espace social. Et, parvenu à ce niveau d'entendement indépendant du principe d'information, il n'est même plus utile de montrer que l'état de la confiance qu'on accorde chacun aux autres se trouve facilité par l'ampleur de ce qu'on est à croire des potentialités du monde, assortie à la foi en une surnature unicitaire gérant du fait de sa simple existence les inférences aimantes, donc amicales, rapprochant dans notre continuum l'individuellement séparé. Induction pas dans le sens anthropomorphique de sentiment humain qui, apparentable, répond au principe d'inclination élective, mais dans celui de "centre de gravité" ne répondant à aucune

localisation et agissant sur l'union de toute dispersion, comme contrepoids absolu de l'hostilité rencontrée dans tout milieu ayant en son sein un degré d'entropie non négligeable en deçà l'infiniment dispersé caractérisant le continuum opposé du non-être et du non-avoir. En sorte qu'en cette instance animée d'un certain degré anarchique des mouvements du vouloir individuel, en laquelle on se trouve chacun confronté aux agressivités, comme aux entraides interpersonnelles, la confiance qu'on **accorde** à son semblable ne dépend pas plus de nos moyens d'aperception d'une réalité endocosmique, que notre foi ne dépend du senti.

{PRIVATE}En dernière analyse, confiance et foi n'arrivent pas plus comme réaction de soi aux événements du monde, que la communion de soi à d'autres ne se pose en tant qu'effet qui tiendrait sa cause d'un principe de communication.

Dit d'autre façon, les informations ressortent du principe de communication et impliquent des relations extraceptives entre locuteurs depuis un appareillage sensible et interprétatif (afférences nerveuses, système nerveux, cerveau compris). Elles sont comme des rapports qu'on a aux objets et indirectement aux choses. À l'encontre, ce ne sont pas des perceptions, pas même des conceptions, mais des dispositions d'être, via des déterminations prises en situation de devenir vis-à-vis de l'endocosme et qui vont avec le principe de communion. C'est d'échos de l'âme, non du produit de l'intellect soumis au travail mental, qu'adviennent des déterminations, personnelles à chacun, de participer des desseins n'appartenant pas en propre aux acteurs eux-mêmes accomplissant leur destinée.

De cela, les amitiés n'en restent pas moins soumises aux accidents des parcours réalisateurs, aussi à proportion de degrés d'entropie caractérisant les activités locales interindividuelles. Tout autre apparaît la loi régissant le dessein universel reliant entre elles un ensemble de personnes jusqu'à agir dans une même communion d'esprit. Tout autre, juste-

ment en raison que ce qu'on y tient n'appartient pas en propre aux acteurs du communié, lors même que **la nature personnalisée de chacun en permet la réalité.**

Traditionnellement, l'idée du fidéisme —mot dérivé de l'**acte de foi** qu'on pose dans l'être en rapport avec la source endocosmiquement génératrice en tant que conséquence proactive d'accomplissement spirituel— complète à l'opposé le principe de réaction physique dirigeant les transformations métamorphiques des choses. Le fidéisme représente une disposition de soi de laquelle advient, ainsi qu'une contrepartie, l'entendement de vérités spirituelles. Ces vérités ont cela de particulier qu'elles apparaissent aussi indépendantes de l'intellection, que les vérités logiques de nos inductions mentales le sont des protocoles d'authentification des propriétés matérielles depuis le senti. En sorte qu'en répondant également à des lois spécifiques, les vérités de foi peuvent supplanter celles de la raison, exactement comme les vérités ressortant du raisonnement peuvent avoir, en définitive, préséance sur l'authenticité du senti.

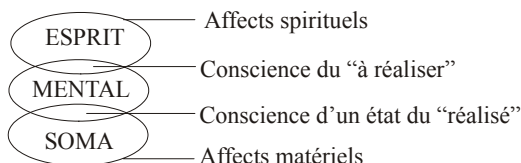
Pour plus de précision, notons que le fidéisme ne saurait être considéré comme le résultat des idéaux, en tant que les idéaux apparaissent conjointre, dans le domaine des valeurs, des investissements opérés en interface du travail de l'esprit à celui du mental. C'est à faire que l'idéalité représente le meilleur cap à suivre pour améliorer le “réalisé”, par le moyen de la comparaison du conçu à propos des actualisations successives ressortant de l'éprouvé depuis le senti, avec la représentation, toujours améliorable, qu'on forme des potentialités de réalisation. Les vertus actales reflétées dans l'âme par l'esprit sont alors la consécration des idées alliées aux puissances créatrices de l'imaginaire, dans une composition mixte susceptible de donner corps à nos déterminations personnelles. En cette concertation intérieure, chaque personne prend progressivement conscience du champ des possibles à nourrir l'optimisation de son actorialité.

Si l'on peut donner l'idéalisme comme la facette complémentaire du réalisme, le fidéisme apparaît ainsi que la substance même de la personnalité. Dans un contexte sain (ou non pathologique), un idéal consciencialise mentalement via l'âme des réalités spirituelles (endocosmiques), comme on prend mentalement conscience depuis le corps des réalités physiques (exocosmiques). Mais c'est le fidéisme qui représente une disposition positive de la personnalité au monde des personnes qui assure, pour une part indirectement, pour l'autre, directement, la progression de tels moyens. Ceci en raison de ce que voici. Finalement, nous pouvons rendre compte de ce que la personnalité soit exaltée en des relations interpersonnelles, seulement en tenant sa source depuis une réalité suprapersonnelle. En sorte que chez la personne dont les écorces spirituelle, mentale et somatique coopèrent harmonieusement étant centrées sur la personnalité, le processus d'optimisation actorielle depuis des choix personnels vise des formations soumises aux idéaux, mais cela, en vue d'assurer l'expression personnalisée de sa fidélité.

La fidélité a un coût, autant qu'un résultat. Une sollicitude en soi de notre altérité, le souci de soi et le souci d'autrui au laboratoire de la pensée décidant de l'actorialité de la personne, sont autant d'aspects se trouvant consacrés dans la promesse d'union divine entre d'une part la vie de l'intellect agent limité, fugitif, variable, et d'autre part l'esprit de la présence intérieure transcendant la condition mortelle de l'individu humain. Disposition mettant d'évidence l'accent sur la contingence d'être soi à son altérité en raison d'une nécessaire unicité existentielle rendant possible la multiplicité quasi indéfinie d'être, d'avoir et de faire au travers le processus d'individuation.

En dernier ressort, l'état advenu dans l'encours réalisateur entraîne *de facto* les luttes qui en provoquent l'amélioration depuis des idéaux susceptibles de mesurer pragmatiquement la distance entre toute réalisation intermédiaire et le finalisé

épuisant les potentialités de perfectionnement. Les idéaux, en tant que repères qu'on projette comme vecteurs de finalisation sont évidemment réactualisables au fur et à mesure qu'on en dépasse nos investissements en des réalisations intermédiaires. Cette disposition qui semble caractériser l'intégrité constitutive de la nature humaine devenant incontournable dès lors qu'on prend du recul par rapport au réductionnisme scientifique, ressort de l'examen du schéma que voici :



Depuis ce modèle de complexion sous-jacente à la nature humaine, la représentation qu'on a d'un état actualisé d'imperfection, conjointe de celle qu'on se fait du potentialisé, advient d'informations passant par le jugement mental depuis des affects matériels, dont la facette complémentaire constitue l'impression sur la conscience d'affects spirituels. En sorte que la qualification de notre actorialité résulte d'une intellection des messages extraceptifs, mais dans la détermination de ce qui constitue les éléments de nos introceptions. Et c'est cette organisation qui fonctionne en vue d'exprimer la personnalité, quand la fidélité émane de l'être personnalisé se déterminant à devenir élément actif d'une réalité superstrative. En cela, le fidéisme n'est ni dépendant d'un état d'idéalité, ni subordonné aux idées: il procède de la libre disposition de soi vis-à-vis du monde des personnes. En sorte que si les idéaux sont conditionnés par les potentialités du monde et si les idées le sont à réaliser le monde, le fidéisme apparaît d'espèce inconditionnée: il ne dépend pas des événements endo et exocosmiques, la fidélité tenant au libre-arbitre souverain des personnes qui n'est soumis, ni à des conditions intérieures, ni à des conditions extérieures, mais, à l'encontre,

se situe à la racine des conditionnements réalisant le potentialisé au monde.

Regardez grandir l'enfant. Lorsque certaines circonstances laissent place au développement de son imaginaire, il crée des mondes. Ce cheminement dans la fiction, c'est déjà une perspective ouvrant par les prémices sur le pouvoir de soi susceptible de déplacer des montagnes. La disposition est en effet semblable entre le virtuel et le réel, bien que, comme moyen d'intégration à l'actuelle humanité de l'homo sapiens, tout retient l'enfant — par une sorte de soumission au réalisme limité à l'effectué passant par la confiance dans le senti et l'imitation des parents —, à ne pas se dépasser dans un processus interne anticipant au présent une réalité future. Le moule de sa vie est dès lors à l'œuvre pour ne plus laisser place qu'à l'environnement objectif spécifique du petit de l'homme. Cette vie, bien qu'à n'être plus végétative, n'en reste pas moins encore au niveau de celle d'un héritage spécifique de l'animalité: l'humain en elle reste encore latent, à l'état de promesse.

Né de l'animal pour lequel les sensations sont les stimuli du cerveau, chaque humain forme individuellement sa propre mentalité sur le matériellement vécu. Mais pour la personne existante en son sein sans besoin des substrats tant physiques que psychiques et spirituels, ce sont les harmoniques formées dans le champ des événements vécus, qui persistent comme toniques de l'âme humaine. Ajoutant au processus mental de ségrégation générant le signifiable sur fond du perçu des manifestations à l'exocosme, *metanoia*, comme domaine de conversion conscientielle du contenu mental, oui, est bien l'approche intellectuelle supramentale pour sonder les réalités endocosmiques.

Table

En guise de postface

5.1 En vue de plus de maturité en épistémologie.....	5
5.2 Pas d'amalgame possible entre l'interdisciplinarité et la pensée visant la synthèse dans la logique du tiers inclus.....	15
5.3 Concepts épistémiquement géocentriques et pensée dans les coordonnées universelles.....	18
5.4 L'époque moderne propice à l'avènement épistémologique débouchant sur une nouvelle fécondité de la pensée.....	24
5.5 Ce qui différencie credo, savoir et sophia.....	26
5.6 Subsumer, comme moyen de dépasser les prises de position historiquement oppositives.....	30
5.7 Sophia.....	34
5.8 Le cadre métascientifique de la métaphysique moderne.....	35

Metanoia et entendement supramental

5.9 Au delà les objectifs épistémiques d'une métascience.....	41
5.10 Du point de vue de la philosophie première.....	44
5.11 Promouvoir la conciliation des différents points de vue.....	48
5.12 À la recherche de critères pouvant fonder la sagesse des actions humaines.....	53
5.13 Vérité, véracité et authenticité dans l'actorialité de la personne.....	59
5.14 L'instance performantielle et la faculté que chacun a de parcourir le chemin menant à sa finalité d'être.....	62
5.15 Le fidéisme et la réalisation du monde.....	70

